

LE 18^E DU MOIS

JOURNÉE DU 8 MARS DES FEMMES ENGAGÉES DANS LA CITÉ

► P.2 À 5



Thierry Nectoux - Jean-Claude N'Diaye x2 - Enriqué

MANON DESSEUVE
AU LOUXOR,
UNE PASSATION
EN CONFIANCE ► P.17

GRAND HÔPITAL
PARIS-NORD UN PROJET
TOUJOURS CONTESTÉ ► P.10

HISTOIRE
AUX ORIGINES
DU RAP FRANÇAIS ► P.18

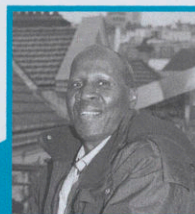


ESCALADE



Un sport
qui grimpe
► P.12

Annie Ernaux
à l'Atelier
DES MOTS QUI
FRAPPENT FORT
► P.20



ANZOUMANE SISSOKO
MILITANT
DANS L'ÂME ► P.6

8 mars
JOURNÉE
DES DROITS
DES FEMMES

DÉCONSTRUISONS LE MONDE DE DEMAIN

À l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, à laquelle de nombreux acteurs de l'arrondissement participeront, Le 18e du mois a souhaité mettre à l'honneur les femmes et leur combat pour l'égalité des droits.

En novembre 2017, Emmanuel Macron lançait la « grande cause du quinquennat » : la lutte contre les violences faites aux femmes dans la sphère privée ou professionnelle. Aujourd'hui, alors que le Sénat vient d'écarter la mise en place d'un arrêt de travail menstruel, le chef de l'exécutif, qui a soutenu les membres de son gouvernement soupçonnés de violences sexuelles (Gérald Darmanin, Nicolas Hulot, Damien Abad), a failli à ses engagements. Le revers de la médaille ? Le fait que la colère pro-

gresse et s'intensifie, à l'image de la cause féministe.

À l'approche du 8 mars qui ne doit pas être la seule journée de l'année où les droits des femmes sont mis en lumière, nombreuses sont celles qui veulent profiter de cette date pour faire entendre leur voix. C'est d'ailleurs « face aux attaques du gouvernement, des droites et extrêmes-droites » que le collectif #grèveféministe, réunissant des associations et des syndicats (le Planning familial, Osez le féminisme !, Attac, la CGT, l'UNEF, etc.), a lancé un appel à la grève « du

travail, des tâches domestiques, de la consommation ». Des manifestations sont prévues un peu partout en France, dont à Paris, place Gambetta (20e).

Dans le 18e arrondissement, où les femmes engagées ne manquent pas (lire nos portraits de Stéphanie Clément et Ayodele Ikuesan), pléthore d'événements est prévue. Que ce soit au FGO-Barbara avec la projection du documentaire *Femmes politiques*, au Poulpe avec la broderie de Fulgura qui ringardise les ouvrages de dames, à la Maison de la Conversation qui axe sa programmation mensuelle autour des femmes,

sur les planches de l'auberge de jeunesse Yves Robert où un plateau de stand-up 100% féminin aura lieu, à l'Arena porte de La Chapelle pour parler sport au féminin, ou porte Montmartre avec une expo sur les femmes, le sport et le handicap. Preuve que le sujet est plus que d'actualité : il a été difficile de mettre en avant toutes les manifestations organisées par les associations et les collectifs d'habitants ou d'artistes.

Pas de panique, pour encore plus d'événements au féminin, direction notre agenda. ● LA RÉDACTION

Femmes politiques

Sur une idée originale de certaines mamans du quartier qui participent notamment à l'Université populaire des parents (lire notre n° 305), l'interasso de la Goutte d'Or projettera au FGO-Barbara le documentaire *Femmes politiques*. Un film qui nous fait suivre un collectif de femmes de Stains (93) qui se sont unies pour tenter d'améliorer les conditions éducatives de leurs enfants. Accompagnées par un centre social, mais aussi un sociologue, une journaliste, une philosophe et une metteuse en scène, elles ont décidé de s'engager pour faire bouger les choses. Sous l'œil de la caméra de Daniel Bouy – à qui l'on doit *Je veux apprendre la France* (2007), *Va voir le délégué* (2008), *Goutte d'Or à cœur* (2008) – on les voit mettre des mots sur leurs colères, créant un spectacle qui dénonce les clichés véhiculés à l'encontre des quartiers populaires et de ceux qui y vivent.

Sorti en 2022, ce documentaire tourné en noir et blanc fera sans doute écho à l'aventure dans laquelle les mamans de l'UPP se sont engagées en 2021. Certaines d'entre elles seront d'ailleurs présentes

pour une discussion post-projection, mais aussi une maman de Stains filmée dans le documentaire et le réalisateur Daniel Bouy. ●

MAXIME RENAUDET



Le vendredi 8 mars au FGO-Barbara, 1 rue Fleury, (M° Barbès-Rochechouart), à 17h30.

FEMMES, SPORT ET HANDICAP

Porte Montmartre, quatorze femmes sont à l'honneur dans une exposition photos consacrée aux femmes, au sport et au handicap.

L'association Image et lien, créée en 2019 par Zoubida Zahid, par ailleurs membre fondatrice du centre social La Maison bleue, cherche, par le biais de l'image, « à valoriser les différences et favoriser le lien social dans le quartier de la porte Montmartre, riche de rencontres et de personnalités », explique Zoubida.

Année olympique oblige, le thème de l'exposition photos que l'association présente cette année, à partir du 8 mars, Femmes, sport et handicap, mettra à l'honneur quatorze femmes photographiées par Sylvie Dupic, photographe basée dans l'arrondissement et à qui l'on doit, en partenariat avec Image et Lien, le livre pho-

tos *La Porte de Montmartre en mouvement*, publié en 2023. Les femmes qui sont passées devant son objectif pour cette exposition viennent toutes d'associations localisées autour de ce même lieu ou font du sport dans les équipements proposés par le quartier. Zoubida nous parle avec émotion d'une jeune femme autiste avec sa maman aidante ou d'une autre, chanteuse, en fauteuil roulant. Vous pourrez les rencontrer lors du vernissage le 9 mars. ● SYLVIE CHATELIN

Du 8 mars au 30 avril à l'Hôtel Maison Montmartre, 32 avenue de la porte Montmartre (au RdC), vernissage le 8 mars de 14 h à 22 h.

LES MAINS DE RAYMONDE

En mars 2023, *Le 18e du mois* vous emmenait à la découverte de l'atelier d'écriture animé par Claudie Decultis. Fruits de ces ateliers, quatorze textes ont été imprimés dans un petit livre édité par le Petit Ney. Nous avons choisi de vous offrir à lire, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, un très joli texte écrit par une femme, Marine Maliberra, sur une autre femme, Raymonde. Une histoire de transmission.

Accroupie devant le meuble de la cuisine, Raymonde sourit. Toute affairée qu'elle est à nettoyer les taches de vin rouge étendues sur le carrelage, elle ne voit pas qu'on la filme. Elle ne voit pas qu'on la voit. Elle sourit en elle et pour elle : peut-être qu'elle repense à la blague qu'a faite Elisabeth au moment de débarrasser la table. Peut-être qu'elle repense à la chemise que Louise vient de lui offrir et qui sera parfaite pour braver les hivers sans neige, brutaux dans leur grisaille et leur ciel d'encre. Une chemise parfaite pour traverser les jours abandonnés par la beauté.

Zoom sur son visage. Raymonde est dans son monde et derrière ses lunettes épaisses, dans le théâtre de ses yeux se jouent des scènes secrètes qu'on ne verra jamais. Elle sourit toujours. Elle a les mains de celles qui ne connaissent pas le repos. Les mains de celles qui lavent, soignent, froissent, essuient, étreignent, écrivent, rangent, cuisent, arrosent, rapiècent et cajolent. Les mains de celles qui portent et supportent tout. Elle a des mains immenses qui dansent quand elle parle, des mains ponctuations, des mains méditerranéennes, indolentes et frondeuses. Des mains sur lesquelles les années ont imprimé des rivières. Elle a des mains magnifiques, Raymonde.

La caméra tremble. Il n'y a aucun son mais on a envie d'imaginer que celui ou celle qui filme vient d'éclater de rire et que c'est ce rire qui, ayant fait trembler l'épaule, fait trembler la caméra. Raymonde voit enfin qu'on la voit. Elle lève la tête et nous regarde, elle rit maintenant. Sa beauté joyeuse traverse les décennies.

Ma mère rit aussi, entre deux larmes. Elle voit ces images pour la première fois et moi avec elle. Pont incroyable entre le passé et le présent, ce film montre la mère de ma mère comme je ne l'ai jamais vue : en couleur, et en mouvement. Je décèle dans les traits de Raymonde ceux de ma mère et quelques-uns, peut-être, de ma petite sœur. Elle a des gestes familiers, au sens propre, que j'ai vus s'imprimer sur d'autres corps.

Raymonde, accroupie dans sa cuisine, Raymonde avec ses mains magnifiques, Raymonde qui sourit et qui rit à quelqu'un qu'on ne voit pas, Raymonde qui sur ces images a pour toujours le même âge que ma mère aujourd'hui. Raymonde qui nous sourit à nous par-delà les années. Elle est un cadeau que le passé a fait au présent. Quelques poignées de seconde arrachées au passage du temps. ●

EN ROUTE POUR L'OSCAR

Le court-métrage d'animation, *Pachyderme*, de Stéphanie Clément, illustratrice installée dans le 18e, est nommé pour l'Oscar. L'occasion de revenir avec elle sur ce film qui évoque les violences intra-familiales.

Montré en compétition au festival d'animation d'Annecy et à celui de Zagreb, *Pachyderme* a remporté le prix du meilleur court-métrage d'animation au Festival d'animation de Manchester en 2022. Ça, c'était avant qu'il soit présélectionné avec quatorze autres films par les membres de l'académie des Oscars et qu'il fasse finalement partie des cinq nommés dans la catégorie court-métrage d'animation. Une nomination un peu inattendue pour sa réalisatrice, Stéphanie Clément. Illustratrice occasionnelle du *18e du mois*, elle a accepté de nous dire quelques mots malgré la pression inhérente à l'approche de la fameuse cérémonie.



« La main, c'est le contact, l'emprise, quelque chose de dérangeant »

Avec *Pachyderme*, Stéphanie Clément évoque l'inceste dans un récit pourtant ancré dans la banalité du quotidien de Louise, une petite fille en vacances chez ses grands-parents. Il y est donc question de violences intra-familiales et de violences faites aux femmes, qui reviennent comme une constante dans ses précédentes réalisations. Déjà en 2010, lors de sa troisième année à l'école Mopa, basée à Arles et spécialisée en animation, Stéphanie abordait ce sujet avec *Anonyme*, un très court film où un automate masculin, semblant tout d'abord danser avec une automate féminine, commence à la démembrer. Elle reste inerte et sans réaction tandis qu'il lui arrache une main, puis un bras, une jambe et la tête jusqu'à jeter dans un escalier ce qui reste de son corps. Une forme de violence et de contrôle coercitif exercés par un homme sur une femme, rendus palpables par un dessin et un décor en noir et blanc, très sobre, glaçant.

Par la suite, en 2012, Stéphanie s'inspire du thème de Barbe-Bleue dans son film de fin d'études, *Dans l'ombre*, pour évoquer cette fois, dans un

univers très différent, la question de la pédophilie. La toute jeune fille, prisonnière de Barbe-Bleue, représenté comme un ogre immense, souève, dans une scène, sa longue jupe sous laquelle se découvre un lit à baldaquin alors que la main énorme de Barbe-Bleue apparaît, menaçante. La main, justement, est un autre thème récurrent dans les œuvres de Stéphanie. « C'est le contact, l'emprise, quelque chose de dérangeant, analyse-t-elle. C'est la petite main de Louise entourée des gros

doigts du grand-père, comme un oiseau blessé. » Ou toujours celle du grand-père, cette fois-ci posée comme une griffe sur l'épaule frêle de la petite fille dans *Pachyderme*.

Des dessins à la place des mots

Avec le dessin et l'animation, Stéphanie a trouvé son mode d'expression, elle qui a eu beaucoup de difficultés avec les mots. « Pendant longtemps c'était compliqué de me faire sortir une phrase de trois mots », confie-t-elle. Pas grave, elle fait « sans les mots » pour transmettre « ce vécu de l'intérieur » et ces expériences traumatisantes, également indicibles pour celles et ceux qui les vivent. Avant de partir pour Los Angeles le 1er mars, Stéphanie, par ailleurs professeur en réalisation et développement visuel aux Ateliers de Sèvres, accorde des interviews à tout-va et participe à des webinaires souvent en anglais, langue qu'elle ne maîtrise pas complètement, ce qui ajoute à son stress.

A son retour des Etats-Unis, elle continuera son travail et reprendra ses projets, dont celui d'une série animée avec le studio Little Big Story dans le 10e. En attendant, croisons les doigts pour que son court-métrage subtil et magnifique soit récompensé comme il le mérite. ●

SYLVIE CHATELIN

Pachyderme, à voir sur Arte.tv jusqu'au 31 mars, <https://urlz.fr/prjm>

AMPLIFIER LA VOIX DES FEMMES

Proactive, la Maison de la conversation propose en ce mois de mars une programmation spéciale pour « apprendre, comprendre et agir pour l'émancipation des femmes d'aujourd'hui et de demain ». Chaque samedi, un festival inclusif et féministe proposera une table ronde et une série d'ateliers sur un thème bien précis : la vie d'une sportive de haut niveau, les réseaux sociaux, la santé mentale, ou le mieux vivre ensemble. Le 8, place au Bavard'jase d'Helmie Bellini, poétesse du jazz qui proposera de

(re)découvrir l'histoire de la chanteuse américaine Billie Holiday. Ensuite, deux projections auront lieu les 12 et 19 mars : 99 femmes de Geneviève Flaman et Femmes avec ou sans enfants de Maggy Dago. Enfin, le 25, est organisé un cercle de parole sera ouvert aux femmes et aux minorités de genre. ●

M.R.

Tout le mois de mars, à La Maison de la conversation, 12 Rue Maurice Grimaud (M° Porte de Clignancourt ou Porte de Saint-Ouen).

8 mars
JOURNÉE
DES DROITS
DES FEMMES

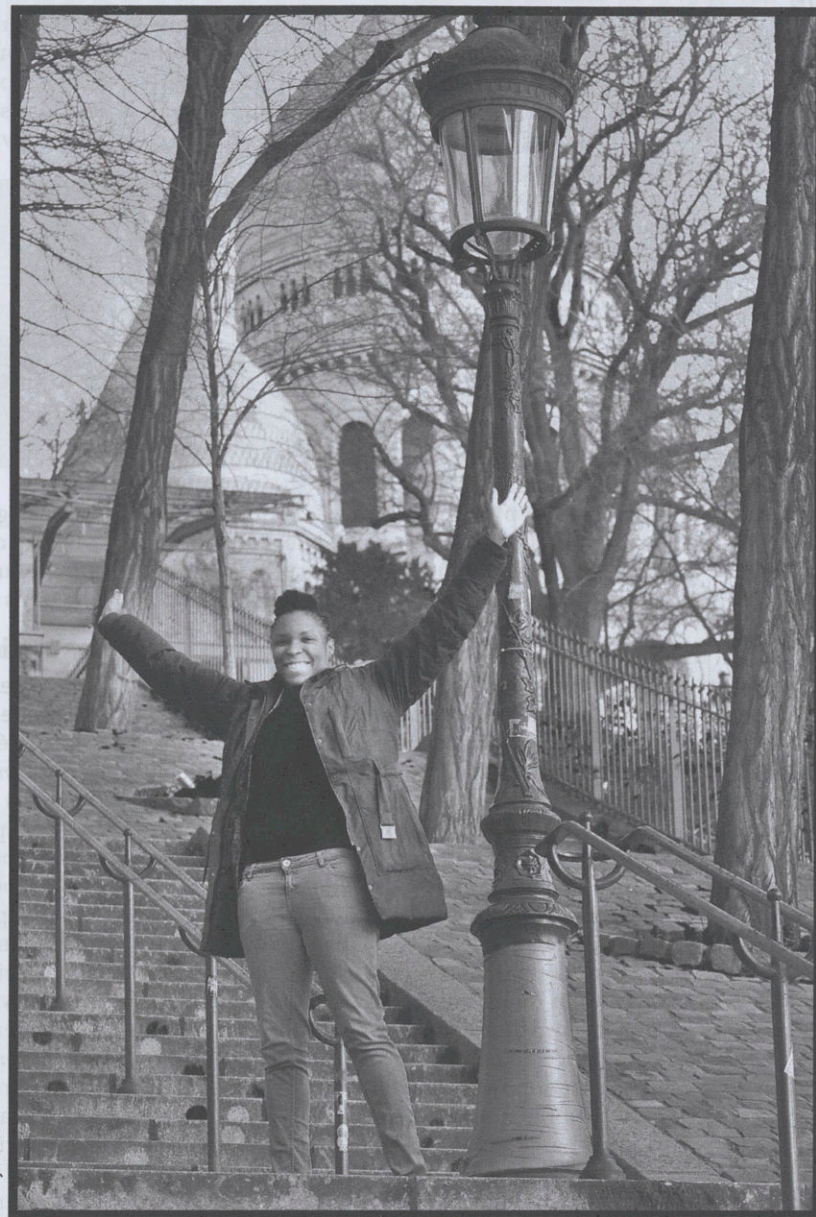
LE RETOUR D'UNE CHAMPIONNE

Athlète, maman, consultante et élue, Ayodele Ikuesan est une femme pressée et engagée. À 38 ans, la sprinteuse du 18e arrondissement vise les Jeux olympiques et paralympiques. Mais tout n'est pas si facile.

Ayodele Ikuesan court vite. Très vite. Mais à l'heure des JOP, il faut être sur la liste du haut niveau pour être considérée par le système sportif et les grands sponsors. Sauf qu'on ne naît pas champion : on le devient. Et pour ça, il faut du temps et de l'argent, ce dont ne dispose plus Ayodele Ikuesan. Mère de deux enfants en bas âge, consultante d'entreprise, élue à la Mairie du 18e en tant qu'adjointe à la santé et à la prévention des risques, coprésidente du comité des sportifs de l'Association française de lutte contre le dopage (AFLD) et membre du Comité national olympique et sportif français, elle ne s'arrête jamais de courir. Pourtant, celle qui avait pris sa retraite en 2018 a décidé de rehausser les pointes l'année dernière. Avec un objectif : participer aux 100 m et 4 x 100 m des JOP 2024. Problème, après cinq années sans compétition, l'athlète a perdu ses soutiens et s'est retrouvée invisibilisée. Pour financer sa préparation olympique, elle a lancé une cagnotte en ligne*.

Milliat-Ikuesan : même combat

Pourtant, Ayodele Ikuesan n'est pas n'importe qui. Championne d'Europe junior du 4 x 100 m en 2005, championne de France du 60 m en 2009, médaillée d'argent au championnat d'Europe 2014, celle qui a participé aux JO de Pékin et de Londres veut prouver qu'elle mérite sa place. « Tout est plus dur pour une femme de 38 ans dans le sport, constate-t-elle. En plus, je suis maman. Certains considèrent que c'est un problème, moi je pense que je suis plus forte aujourd'hui parce que je sais bien mieux pourquoi je fais tout ça. » L'élue du 18e – née à Paris de parents nigériens – souhaite démontrer qu'il faut valoriser les sportifs dans les quartiers populaires, les accompagner, les aider à se révéler en les tirant



Thierry Nectoux

vers le haut niveau. Or, cela n'a pas été le cas à ses débuts dans l'athlétisme à Championnet Sports, avec qui elle a remporté ses premiers titres de championne de France. « À l'époque, je n'ai jamais eu une quelconque aide de la Ville et il n'y avait pas non plus de cérémonie pour féliciter les sportifs, contrairement à d'autres amis athlètes qui venaient de banlieue ou de province, rembobine-t-elle. À mon sens, le rôle d'une Ville est de valoriser le plus possible les talents de son territoire pour que d'autres puissent s'en inspirer et davantage les femmes qui sont encore plus invisibilisées. »

Ça tombe bien, l'implantation de l'Adidas Arena à la porte de La Chapelle doit être accompagnée d'un fonds de dotation de 180 000 € par an pour développer la pratique du sport fé-

minin et du sport dans le quartier. L'enceinte a été inaugurée le dimanche 11 février (lire notre article page 15) en présence de la sprinteuse qui voit d'un bon œil l'arrivée de ce complexe sportif et culturel « si cela peut contribuer à impulser une dynamique positive, plus forte sur le sport et notamment pour les clubs de l'arrondissement. »

Médaillée d'or du courage

Néanmoins, Ayodele sait que ces JOP ne refléteront pas la réalité de la majorité des sportifs français qui y participeront, elle qui évalue le coût de sa saison entre 10 000 € et 20 000 €. « La précarité, pour beaucoup d'entre nous, est une réalité quotidienne qui n'est pas connue du grand public, remarque-t-elle. C'est pourquoi il faut dissocier l'événement sportif de la vie

quotidienne des sportifs, notamment ceux pratiquant des sports dits amateurs. » Aux JOP de Rio en 2016, 40% des participants vivaient en dessous du seuil de pauvreté. Depuis, la France a mis en place une nouvelle stratégie de la haute performance et a pris un engagement : plus un seul athlète dans cette situation. Mais à voir les nombreuses cagnottes participatives lancées par des athlètes tricolores à l'approche des olympiades, comme celle d'Ayodele Ikuesan, vivre du sport est loin d'être facile. Consultante en transformation des entreprises, elle enchaîne chaque semaine ses 30 heures de travail avec une vingtaine d'heures d'entraînement et elle s'occupe de ses enfants.

Le soutien, elle le trouve dans son quartier, où elle est connue et saluée chaleureusement, et dans une famille qui l'accompagne et soutient sa décision de s'engager à fond pour retrouver ses meilleurs chronos. Et les centièmes de secondes tombent. Normal, Ayodele est un modèle : une femme engagée qui force l'admiration et qui casse les schémas de pensée. Une femme qui porte haut ses convictions avec simplicité et naturel. Une femme qui a appris à se battre et à « serrer les dents ». La force et la volonté indéniables qui l'animent devraient convaincre de l'accompagner dans sa reconquête du haut niveau. ●

JEAN SERILLIN

* Pour soutenir Ayodele Ikuesan, rendez-vous sur : <https://www.leetchi.com/fr/c/ayodele-aux-jo-paris-2024-1323595>

Arènes et stades

Militant pour l'égalité des genres en matière de pratiques sportives et culturelles, l'association Arènes et Stades propose un après-midi sport au féminin à la nouvelle Arena porte de La Chapelle.

Dans cette Arena que le Conseil de Paris n'a pas souhaité appeler Alice Milliat – laquelle donne finalement son nom à l'esplanade jouxtant la salle – l'après-midi organisée par Arènes et Stades débutera par une discussion. Cette dernière portera sur les 80 ans du droit de vote des femmes en France, mais aussi sur les 140 ans de la naissance, justement, d'Alice Milliat, figure majeure du combat pour la reconnaissance du sport féminin, en France et dans le monde durant l'entre-deux-guerres. Ensuite, place à la danse et au chant. Pendant une quinzaine de minutes, la chorégraphe américaine Kyra Hauck, résidente à l'espace Canopy, dansera quelques extraits de son spectacle *Tu es une racine*, inspiré par les réseaux mycorhiziens, symbole de l'interconnectivité de nos sociétés humaines. La chanteuse Flora Tormo interprétera quant à elle *Gracias a la vida* et *Todo cambia* en hommage à deux chanteuses sud-américaines (la Chilienne Violeta Parra et l'Argentine Mercedes Sosa) ainsi que *Duerme Negrillo* de l'Argentin Atahualpa Yupanqui, une vieille chanson traditionnelle chantée initialement par une femme de couleur. La journée se prolongera avec la projection du film *Les incorrectes* : Alice Milliat et les débuts du sport au féminin et se clôturera avec la table ronde « Filles, sport, culture et égalité des chances ». ●

SYLVIE CHATELIN

Le jeudi 16 mars, à l'Adidas Arena (M° Porte de La Chapelle), de 14 h à 18 h.

EXPO

REGARDE AILLEURS

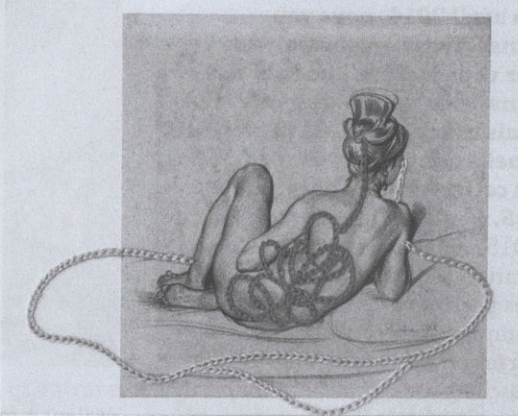
A la ressourcerie Le Poulpe, l'artiste Fulgura présente une exposition de broderie qui lui permet de tisser son propre langage.

Art trop souvent réduit aux ouvrages de dames et donc injustement considéré comme mineur ou simplement décoratif, la broderie est pourtant un procédé radical qui peut sublimer l'art. Pour Clémentine Gouin, alias Fulgura, « la pratiquer, c'est opter pour un travail de perfection et de détails, de profondeur et de lenteur, lequel s'oppose par essence aux normes de productivité, de rapidité et de superficialité ».

Dans la pratique, l'artiste originaire de Bretagne, adepte du réemploi et du « do it yourself » ou DIY, collecte des reproductions d'œuvres d'art et des vieilles photographies trouvées ici et là. Après quoi, dans un geste violent et impulsif, Fulgura les transperce de petits trous qui suivent alors des courbes, simulent des larmes ou une flaque, suggèrent l'amour et empruntent parfois des chemins inattendus. « L'œuvre perd alors son fondement et je déploie par le fil mon propre langage, celui des pulsions et des désirs. Le corps féminin n'est plus objet mais sujet dans une retranscription des mouvements secrets du corps et du déploiement du plaisir : un dialogue émotif. » ●

MAXIME RENAUDET

Jusqu'au 25 mars, au Poulpe, 4bis rue d'Oran (M° Château Rouge), du mercredi au samedi de 14 h à 19 h. Plus d'infos : lepoulperessourcerie.org - @fulgura_



UN COMEDY CLUB AU FÉMININ

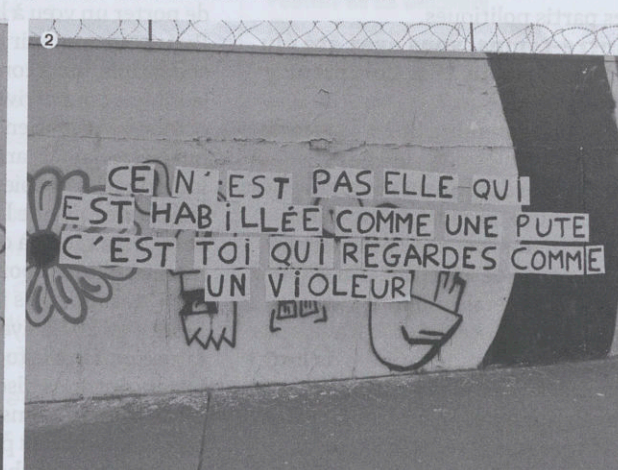
Habituée chaque semaine *Comedy club* de l'auberge de jeunesse Yves Robert, lancé il y a maintenant un an, Jeanne alias Madame Hutte sera la maîtresse de cérémonie d'une édition exclusivement consacrée aux femmes, le 7 mars. Sur scène se succéderont Chams, Aude-Line, Saj Hamdi, Julie Mory, Nilrem et Zofia.

Elles pratiquent toutes le stand-up dans des styles différents et chacune d'elles a été libre de choisir son sketch. Elles formeront un plateau 100% féminin à l'inverse de ce que vit habituellement Jeanne, qui s'est « déjà retrouvée être la seule femme avec six hommes lors d'un même plateau », le stand-up étant encore un milieu trusté

par les hommes. Néanmoins, messieurs, n'ayez pas peur, vous êtes les bienvenus à cette soirée décapante en perspective. ● SYLVIE CHATELIN

Le jeudi 7 mars à l'Auberge de jeunesse Paris-Yves Robert, 20 esplanade Nathalie Sarraute (M° Marx Dormoy); entrée sur consommation, sortie au chapeau - @pyrcomedyclub

COLÈRES FÉMINISTES À L'AFFICHE



Sylvie Chatelin X3

ANZOUMANE SISSOKO

« JE N'ABANDONNE PAS LA LUTTE. »

On l'avait quitté en 2014 un peu avant les élections municipales. Depuis Anzoumane Sissoko, né au Mali il y a soixante ans, est devenu citoyen français et adjoint au maire du 18^e chargé des solidarités internationales et des parcours d'accueil. Deux nouvelles étiquettes qui ne l'empêchent pas de continuer à défendre activement le sort des sans-papiers.

En avril 2014, nous vous consacrons un portrait car vous meniez une liste des sans-voix, soutenue par le NPA mais invalidée par la préfecture. Quelles ont été les étapes clés de cette dernière décennie ?

A.S. L'année charnière, c'est 2015, celle des attentats en France. Depuis, tout a basculé. Les personnes sur qui on pouvait compter pour certaines actions fortes en faveur des migrants, à gauche par exemple, ont disparu ou... changé de discours.

2015, c'est aussi l'année où vous avez obtenu la nationalité française ?

A.S. C'est vrai, je l'ai obtenue en 2015. Mais au regard de la lutte que je mène depuis vingt-deux ans, ce n'était pas une surprise. Pour moi, c'est important de l'avoir. Pas pour travailler ou être reconnu en tant que Français, mais pour la fracture administrative qui s'estompée. Ceci dit, ça ne signifie pas que tout est blanc.

C'est aussi une forme de reconnaissance ?

A.S. C'est surtout une reconnaissance de ma part pour les gens qui étaient là dans les moments difficiles, car je suis resté quand même treize ans et demi sans papiers. Si je dois remercier quelqu'un, ce sont les Français et les camarades sans-papiers qui m'ont aidé dans cette lutte. Ce ne sont ni les associations, ni les syndicats, ni les partis politiques.

Entre-temps, vous avez été élu à la Mairie du 18^e. Comment y êtes-vous venu ?

A.S. En septembre 2019, la tête de liste des écolos dans le 18^e est venue au marché des Enfants-Rouges [dans le 3^e], où je travaille depuis plus de vingt ans, pour me proposer de faire partie de leur liste. J'ai d'abord hésité, car j'étais militant sans-papiers, très occupé et je n'avais pas envie de gâcher des années de lutte pour des questions politiques. Je savais aussi que mes idées n'allaient pas passer. J'ai réfléchi et j'en ai parlé aux camarades de la CSP*, qui



Jean-Claude N'Diaye

étaient à mes côtés depuis le début. Ils m'ont dit « Vas-y, ce sera peut-être l'occasion de comprendre beaucoup de choses qui pourront aider les sans-papiers. » Je me suis retrouvé huitième sur la liste, on a gagné et placé 13 élus écolos (EELV) aux côtés du PS et de ses alliés. Comme les communistes, on est un complément de la majorité du PS. Parfois, quand ça les arrange, ils nous écoutent... et parfois ils ne nous écoutent pas. Si le fait de m'être engagé en politique est important, je suis loin d'abandonner la lutte. Tous les vendredis, je suis place de la République avec mes camarades sans-papiers.

Avez-vous l'impression que votre rôle d'élu vous a permis de faire avancer vos idées et d'être entendu réellement ?

A.S. Pas beaucoup. Mais quand même quelques avancées. En 2020, après le Covid, on a réussi à convaincre les élus écolos du 18^e de porter un vœu à la Mairie de Paris pour soutenir la Marche des solidarités, qui a convergé de toute la France pour arriver à Paris le 17 octobre. Un soutien de la Mairie qui n'était jamais arrivé dans la lutte des sans-papiers. Fin 2021, aussi avec l'aide de la Mairie de Paris, on a réussi à organiser des manifestations sportives aux côtés des Dégommeuses [association, fondée en 2012, ayant pour but de faire connaître le foot féminin et lutter contre les discriminations], du collectif des sans-papiers et de certains syndicats pour dénoncer les morts sur les chantiers de

préparation de la Coupe du monde 2022 au Qatar. Bon, ce sont des petites victoires mais tant qu'EELV n'aura pas seul la majorité dans le 18^e, nos idées auront du mal à passer.

C'est plus difficile que vous l'imaginiez ?

A.S. Non, je ne suis pas surpris, j'ai toujours eu à faire à eux ou à l'UMP et au RPR quand ils étaient au pouvoir. Par moments, le discours de certains politiques de droite est très dur, mais, en discussion, il est souvent plus ouvert qu'avec le PS. Avec Sarkozy, on avait un interlocuteur au ministère de l'Intérieur et on était reçus tous les mois à la Préfecture de Paris. Sous la gauche de Hollande, on n'était reçu par personne. Avec Macron, vous imaginez, c'est encore pire.

A propos de Macron, quelle analyse faites-vous de la promulgation de la loi immigration, ou plus récemment du souhait de supprimer le droit du sol à Mayotte ?

A.S. Comme on l'avait dit en tant que collectif de sans-papiers avant son adoption par l'Assemblée, il n'y a rien de bon dans cette loi asile. C'est une loi raciste qui divise. Pour Mayotte, si on adopte aujourd'hui la fin du droit du sol, je vous donne rendez-vous dans un an et vous verrez que le problème aura empiré. Aujourd'hui, les gens s'en foutent d'être Français, d'avoir des papiers, ils veulent juste vivre normalement. Pour inciter les gens à rester chez eux, il faut tenter d'aider les autres pays à être au

même niveau de vie. La génération d'aujourd'hui ne veut plus, comme celle des sans-papiers d'avant, souffrir. Elle veut soit mourir, soit vivre dans les mêmes conditions que les jeunes Occidentaux.

Lors de l'inauguration de l'Arena porte de La Chapelle, le 11 février, les sans-papiers du chantier ont de nouveau manifesté.

Etes-vous en contact avec eux ?

A.S. Je suis en permanence avec les sans-papiers de l'Arena, on a des réunions tous les lundis à la Bourse du travail. Quand j'ai su que l'inauguration de l'Arena avait lieu, j'étais encore en vacances au Mali. J'ai appelé Anne-Claire Boux, qui est la tête de liste écolo et lui ai dit : « Si vous proposez des billets d'entrée aux jeunes du quartier, il faut penser aux mineurs non accompagnés et aussi aux grévistes de l'Arena. » Elle m'a demandé de lui donner une liste de noms dans le cas où ce serait accepté au niveau de la Mairie, mais je n'ai pas eu de retour. Pourtant ces sans-papiers ont travaillé dur pour livrer à temps l'enceinte.

Dans dix ans, qu'est-ce qui aura changé dans votre vie ? Où serez-vous ?

A.S. Je serai toujours là mais à la retraite parce que j'aurai 60 ans en décembre, 62 ans à la fin de ce mandat. Je vais donc demander la retraite pour avoir beaucoup plus de temps pour militer. Pas en politique, parce que c'est trop de responsabilités, mais en restant un militant libre. ● PROPOS RECUEILLIS PAR

SYLVIE CHATELIN ET MAXIME RENAUDET.

* CSP : coordination des sans-papiers.

NATURE

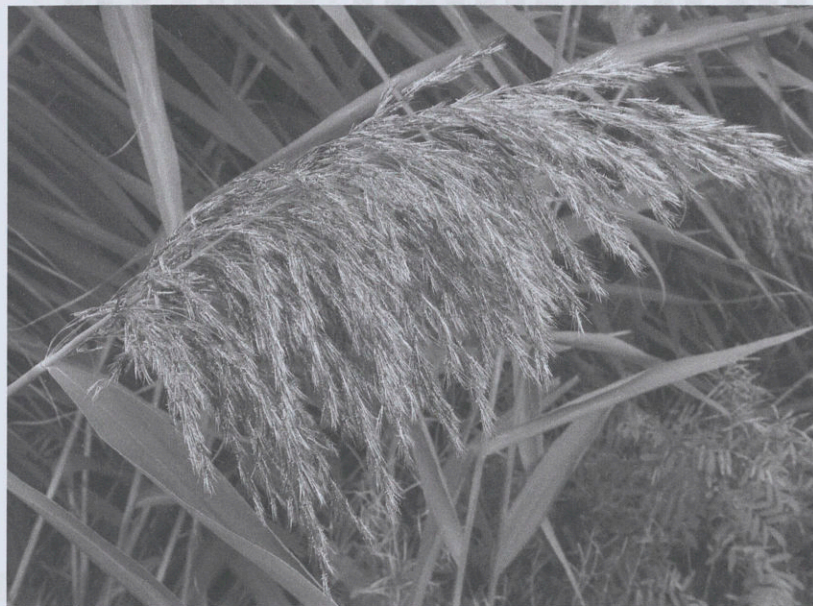
LES PIEDS DANS L'EAU

Comme dans la fable, il plie mais ne rompt point. Le roseau commun, *Phragmites australis*, est une robuste graminée cosmopolite, cousine du blé et du maïs, pouvant atteindre une hauteur de trois mètres. Les humains lui ont trouvé de multiples utilisations jusqu'à, de nos jours, nettoyer nos eaux usées.

Son nom latin dérive du grec ancien *phragma*, qui signifie écran ou barrière, car en effet il peut être employé vivant ou séché pour séparer des parcelles ou isoler une partie du jardin. Taillé en biseau, il devient le « calame », parfois encore utilisé pour écrire et qui désigne toujours le stylo en arabe moderne. Les humains l'utilisent depuis la nuit des temps comme matériau de construction, par exemple dans les maisons traditionnelles des « arabes des marais » en Mésopotamie. En France, il entre dans la construction des cabanes des gardians camarguais ou constitue le toit des chaumières dans la Grande Brière (44). Dans le sud, le roseau se dit sagne qui a donné son nom à la Seyne-sur-Mer et les patronymes Sagne, Sagnes, Sagnier qui désignent des familles autrefois liées à l'exploitation des roseaux.

Gare au ragondin

De nos jours, une nouvelle utilisation de la plante est la phytoépuration dans les stations de lagunage qui recueillent les eaux usées des agglomérations hummaines. Les phosphates, nitrates, métaux lourds et agents infectieux sont absorbés par les plantes avant que l'eau rejoigne les ruisseaux et rivières. Un exemple ornemental de lagunage peut être admiré dans le parc du Chemin de l'île à Nanterre. Les regroupements de roseaux, en général au bord des lacs et étangs, forment des roselières plus ou moins grandes qui accueillent une avifaune spécifique aux noms poé-



AnémoneProjetteurs (discussion), CC BY-SA 2.0, via Wikimedia Commons

tiques : rémiz penduline, panure à moustaches, butor étoilé, blongios nain ou rousserolle effarvatte. Cette dernière peut se contenter de petite roselière et a déjà niché dans Paris intramuros, au parc de Bercy et au jardin des Grands Moulins-Abbé Pierre. Son nid profond amarré à quelques tiges de roseau est souvent parasité par le coucou à la campagne. A l'automne, des oiseaux comme les hirondelles ou les étourneaux aiment se rassembler dans les roselières pour passer la nuit en grandes troupes. Hélas, ces habitats sont parfois menacés par un nouveau venu d'Amérique, le ragondin, qui, au lac de Grand Lieu (44) par exemple,

dévore les tiges de roseau et entrave son développement naturel.

Pour le jardin d'ornement, il existe une variété au feuillage panaché appelée *Variegatus*, mais attention à son côté colonisateur qui peut vite saturer une petite mare. Dans notre arrondissement, le roseau peut être observé dans la mare du square Léon Serpollet et dans le canal des jardins d'Eole où il abrite les pontes des canards colverts.

Longer une roselière en hiver lorsque le vent fait bruisser les feuilles sèches est une expérience intéressante pour notre sens de l'ouïe. L'avez-vous déjà remarqué ? ●

JACKY LIBAUD

POUR UNE SÉCURITÉ SOCIALE DE L'ALIMENTATION

Dotée d'une enveloppe de 300 000 €, une sécurité sociale de l'alimentation va être expérimentée dans trois arrondissements, dont le 18e.

Le principe, calqué sur celui de la Sécurité sociale, est plutôt simple : chaque habitant qui cotise — à la hauteur de ses moyens — se verra remettre une fois par mois un bon d'alimentation d'une valeur d'environ 100 €. Le but ? Que chaque personne soit en mesure de couvrir ses frais d'alimentation, lesquels sont en hausse constante à cause de l'inflation. Pour lancer ce projet ambitieux mais essentiel, qui devrait être mis en place avant le mois de septembre 2024, le 20e fera office d'arrondissement pilote. Pour ce faire, il a été

doté, lors du vote du budget supplémentaire d'une somme de 100 000 €, qui sera identique pour les 14e et 18e arrondissements, lesquels participeront eux aussi à cette expérimentation. « C'est la solution la plus pragmatique qu'on ait jamais trouvée sur l'alimentation, confiait au Parisien Léa Balage El-Mariky, adjointe au maire du 18e, notamment en charge de l'alimentation durable et des circuits courts. Avec cette expérimentation, on veut montrer que le système a vocation à servir tout le monde. » ●

WILLIAM EVEN

AGENDA

CONSEILS DE QUARTIER

MERCREDI 13 MARS

Goutte d'Or - Château Rouge, lieu à confirmer

LUNDI 18 MARS

Moskova - Porte de Montmartre - Porte de Clignancourt, centre social Belliard, 145 rue Belliard

MERCREDI 20 MARS

Clignancourt - Jules Joffrin, hôtel Ibis, 77 rue du Ruisseau

MARDI 26 MARS

Grandes Carrières - Clichy, lieu à confirmer

MERCREDI 27 MARS

Amiraux - Simplon - Poissonniers, lieu à confirmer
A 18 h 30, plus d'info :
cql8@paris.fr, 01 53 41 17 88

LES 2, 16 ET 30 MARS

Petits curieux

Pour les moins de trois ans et les adultes les accompagnant, le Maquis d'Emerveille, pour expérimenter, partir à l'aventure, être curieux de culture et de nature. Jardin Frédéric-Dard, rue Norvins, le 2 et le 30 à 15 h 30, le 16 à 10h, inscription obligatoire sur maquis@lesdemainsquichantent.org

SAMEDI 2 MARS

Portes ouvertes à La Louve

Pour en savoir plus sur le supermarché coopératif, tous les premiers samedis du mois. La Louve, 116 rue des Poissonniers, cooplalouve.fr

A PARTIR DU 4 MARS

Devenir journaliste sportif

Deuxième session de formation accessible à tous, suivie de 9 jours de stage en entreprise. Jusqu'au 14 juin, Maison de la conversation, 10-12 rue Maurice Grimaud, communication@maisondelaconversation.org

MARDI 5 MARS

Festins de La Chapelle

Deuxième soirée de festin à prix libre au Shakirail en association avec les P'tits Dej's solidaires et Paris d'exil, pour parler d'alimentation solidaire et festive, circuits courts, capacités, partage, autour d'un repas cuisiné ensemble ou venir simplement dîner. En prime une présentation du carnaval Ô les masques. Le 2 avril, on parlera de l'éducation « hors-cadre » et pour tout le monde, 72 rue Riquet, de 19 h à 21 h, sur inscription sur le site.

AGENDA

NUIT DE LA SOLIDARITÉ : DES CHIFFRES INQUIÉTANTS

À Paris, la septième édition de la Nuit de la solidarité a réuni plus de 2 000 personnes et une cinquantaine d'associations dans la nuit du 25 au 26 janvier 2024.



Guillaume Bontemps

Répartis par petites équipes de quatre ou cinq volontaires au sein de la Mairie du 18^e, chacune d'entre elles a entamé sa ronde autour de 22 heures, après avoir assisté à une courte

formation pour s'approprier la méthodologie à l'œuvre ainsi que la posture à adopter face aux personnes à rencontrer. Portés par un objectif commun de solidarité et dans une ambiance chaleureuse, la grande

fourmilière de bénévoles s'est ensuite mise en route sur son périmètre, arpentant les rues en suivant avec soin les plans établis et observant les moindres recoins pour repérer les femmes, hommes et parfois enfants à la rue. Les données sont saisies à la main sur des questionnaires divers en fonction des profils des personnes rencontrées; et à l'issue de la mission, les responsables d'équipe se retrouvent à la Mairie afin de délivrer les données recueillies.

Cette année encore, hélas, les chiffres sont alarmants et reflètent bien ce que les associations constatent au quotidien sur le terrain. En effet, 3 492 personnes sans solution d'hébergement ont été recensées cette année sur le territoire parisien, un chiffre assez préoccupant qui marque une augmentation de 16% par rapport à l'édition précédente. Dans le 18^e, 229 personnes ont été rencontrées, soit une de plus qu'en 2023. ●

MÉLANIE TATE

LES SUV VONT PASSER À LA CAISSE

Dimanche 4 février, les électeurs parisiens étaient invités à voter pour ou contre la création d'un tarif de stationnement augmenté pour les voitures individuelles lourdes, encombrantes et polluantes (voir notre numéro de janvier). Sans surprise, c'est le vote POUR qui a recueilli le plus de suffrages.

La question était un peu bizarrement posée, puisque si on voulait manifester son soutien aux SUV, il fallait déposer le bulletin « contre » et inversement, mais les électeurs l'ont bien compris.

Au total, 222 bureaux de vote avaient été mis en place, un seul dans notre arrondissement. Sur les 78 121 Parisiens qui se sont exprimés, 42 415 d'entre eux, soit 54,55 %, ont voté pour la création d'un tarif spécifique. On notera que 366 électeurs se sont malgré tout déplacés... pour déposer un bulletin blanc. Dans le 18^e, 71,99% se sont déclarés favorables à un triplement des tarifs de stationnement. Un rapide coup d'œil sur les résultats montre que les arrondissements les plus riches, qui votent à droite

aux élections, n'ont pas approuvé cette mesure. Sans surprise ?

Pollution, sécurité, partage de l'espace public

Après un vote du Conseil de Paris, cette réforme pourra être mise en œuvre, au 1^{er} septembre prochain. Ainsi, pour les véhicules thermiques et hybrides rechargeables de plus d'1,6 T et les électriques de plus de 2 T, il en coûtera 12 €/heure au lieu de 4 € actuellement dans les arrondissements du 12^e au 20^e et 18 € au lieu de 6 € dans les autres, plus centraux. Soit 48 € ou 72 € pour quatre heures de stationnement. Mieux vaut se tourner vers les parkings souterrains (mais attention à la hauteur maximale !)

Un rappel : ne sont pas concernés

les résidents parisiens et les professionnels sédentaires, dans leur zone de stationnement autorisée ; les chauffeurs de taxis dans les stations ; les artisans, professionnels de santé éligibles au tarif pro ; les personnes à mobilité réduite et titulaires d'une carte mobilité inclusion - stationnement. De plus, le stationnement reste gratuit à partir de 20 h ainsi que les dimanches et jours fériés... Autant d'exceptions qui réduisent l'intérêt de la mesure. Alors, rendez-vous dans quelques mois pour voir si les SUV auront quitté le pavé pour contribuer à la baisse de la pollution et pour rendre rues et boulevards plus sûrs et plus accueillants pour d'autres formes de déplacement. ● DANIELLE FOURNIER

LE 18^E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-9034

Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Boutel, Mehdi Bouttier, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, William Even, Danielle Fournier, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Patrick Mallet, Janine Mossuz-Lavau, Maxime Renaudet, Jean Serillin, Mélanie Tate.

Photographies et illustrations Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture Elise Coupas, Annie Katz, Maxime Renaudet, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original Pilote Paris

Première rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière, Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur
www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 30 MARS

RETROUVEZ LE 18^E DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

“Monsieur n’a pas su trouver les mots en audience.”

Devant la 23e chambre du tribunal correctionnel, Rony comparaît pour un vol. Selon la loi, le délit est aggravé par deux circonstances : il a été commis en réunion et dans un lieu d'accès aux transports en commun.

Un après-midi d'hiver, un homme est retenu par des usagers à l'entrée de la station de métro Château rouge. Accusé de vol, il crie son innocence : « J'étais en train d'acheter un ticket quand une femme m'a attrapé la main en me disant "donne moi ce tel". » Un équipage de police intervient. La victime, une touriste américaine, livre aux policiers un récit différent : « J'étais en train d'acheter des tickets quand on m'en a proposé d'autres en parallèle. Juste après j'ai senti une main dans ma poche. Je me suis retournée et j'ai vu ce monsieur s'éloigner. » Le téléphone a sans doute rapidement été remis à

un tiers, vite éclipsé. Sur les images de vidéosurveillance les enquêteurs reconnaissent l'homme, la quarantaine, désormais dans le box. Il se colle aux passagers, les suit dans les tripodes, et ressort illico. A plusieurs reprises. Il se justifie : « J'ai rien fait, j'étais en train de rentrer chez moi. » Hébergé en Seine et Marne, Rony* est sans titre de séjour. En France depuis 2019, il fait déjà l'objet de huit condamnations. Pour des larcins... dans les transports en commun. Si aucun téléphone n'est retrouvé dans sa fouille, un document y figure signifiant qu'il purge actuellement une peine sous le régime de la semi-

liberté. « J'veux jure que j'ai pas fait de connerie » poursuit-il. Son avocate tente de justifier : « Monsieur ne s'aide pas beaucoup. Il n'a pas su trouver les mots en audience. Mais il m'a expliqué que s'il restait dans la station c'était parce qu'il hésitait sur le trajet à prendre. » Et de solliciter une dernière chance avec un placement sous bracelet électronique. Le tribunal n'est pas convaincu. Il condamne l'individu à dix mois de prison ferme et une interdiction de séjour à Paris. Rony devra aussi verser 300 € de préjudice moral à la victime, qui a déjà repris l'avion. ● SANDRA MIGNOT

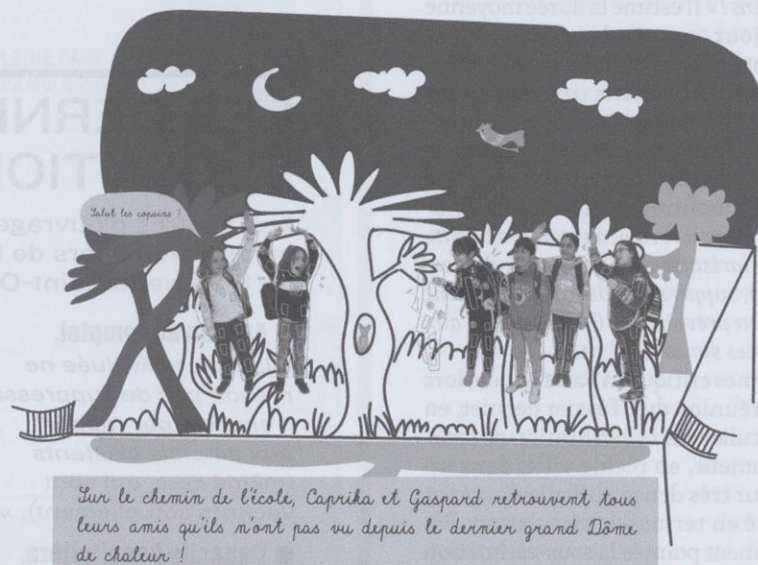
* Le prénom a été modifié.

PARIS 2050

L'exposition « Vers Paris 2050 », au Pavillon de l'Arsenal, tente d'anticiper les réponses possibles à travers une narration collective à l'écoute des habitants. Que faire en cas de crise majeure ?

En décembre dernier, quatre bibliothèques parisiennes ont proposé des ateliers d'écriture. Dans chacun des lieux, deux ateliers de deux heures, animés par un auteur. Dans le 18e, c'est une autrice de science-fiction, Ketty Steward, qui a accompagné le groupe et s'est réuni trois fois à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, porte Montmartre. Une fois les nombreuses contraintes énoncées, par jeté de dés, tirage de petits papiers, chacun a élaboré son personnage, l'a inséré dans des conditions particulières et un « environnement 2050 » élaboré en commun. Ce sont les résultats de ces ateliers, « une mise en récits commune de la transformation du territoire », que vous pourrez découvrir au Pavillon de l'Arsenal, ainsi que les autres dispositifs « participatifs et créatifs » déployés par la Ville, en lien avec le Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement (CAUE).

Il y a eu une consultation étudiante ouverte aux futur.es professionnel.les du cadre de vie, un appel à projet artistique et des ateliers pédagogiques menés dans des collèges et écoles élémentaires. Une classe de CM1 de l'école Championnet a réalisé une



bande dessinée photo grand format. Ils ont imaginé le quotidien d'un frère et d'une sœur à Paris en 2050 et choisi de raconter la journée de la rentrée des classes. Ces récits ont été enrichis par les productions de détenus du centre pénitentiaire Paris-La Santé.

Au final, on découvre à travers maquettes, dessins, textes, photographies, podcasts, vidéos, cartes postales et installations artistiques une diversité de visions du quotidien à Paris en

2050 dont l'objectif est de susciter un dialogue sur ce que sera Paris dans une trentaine d'années. Le tout doit aboutir à la refonte de l'actuelle stratégie de résilience de Paris. Parmi les réalisations, à vous de découvrir celles qui sont issues du 18e. Les risques et les dangers devenant de plus en plus présents, comment essayer de trouver des solutions, entre fantaisie, prospective et technologie ? ●

DANIELLE FOURNIER

DU MARDI 5 AU DIMANCHE 10 MARS

Badminton

Yonex internationaux de France, Arena porte de La Chapelle. Réservation adidasarena.com

JEUDIS 7, 14 ET 28 MARS

Venez en faire des tommes!

Trois dates pour venir fabriquer une tomme goûteuse. Laiterie La Chapelle, 72 rue Philippe de Girard à 19 h 30. contact@laiterielachapelle.com, 06 25 74 40 01.

VENREDI 8 MARS

Se lancer dans l'auto-édition

Rencontre avec Apolline et Clémentine Labrosse, autrices de l'Abécédaire d'auto-édition féministe. La Régulière, 43, rue Myrha, à 18 h. D'autres événements sur le site. la-reguliere.fr

CINÉ-DÉBAT

Projection du film Hawa de Maïmouna Doucouré. Une adolescente de 15 ans veut se faire adopter par Michelle Obama, suivie d'un débat. Centre Paris Anim' Hébert, 9 rue Tchaïkovski, de 19 h à 21 h 30, réservation cpahebert@actisce.org ou 01 58 20 58 00 ou

DU VENDREDI 8 AU DIMANCHE 10 MARS

Nouvel an malgache

Festival Taombaovao, immersion dans la culture et les traditions malgaches. Soirée festive dans le cadre de la Journée internationale des droits des femmes, organisé avec Malagasy Women Empowerment (MWE) et Ala Tetikasa, La Recyclerie, 83 boulevard Ornano, larecyclerie.com

SAMEDI 9 MARS

Courir

35e Foulées du Tertre. 3 courses de 10 km, 3,3 km et 800 m, à partir de 14h30. Retrait des dossards square Nadar à 11 h.

Littérature

Rencontre avec Marie Richeux, écrivaine et animatrice du Book club sur France Culture, dans le cadre de La langue en liberté à 15 h, à la bibliothèque Goutte d'Or. D'autres événements sur le site et au 01 53 09 26 10.

Culture et égalité

Conférence de Frédérique Giraud, enseignante en sociologie à l'université Paris-Cité, sur les inégalités sociales chez les enfants. Bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre à 16 h, 01 42 55 60 20

FUTUR CAMPUS PARIS-NORD, LE REFUS DE L'HÔPITAL-USINE

La mobilisation s'amplifie contre la fermeture des hôpitaux Bichat et Beaujon et la construction du Grand hôpital Paris Nord à Saint-Ouen, à la suite de l'ouverture d'une nouvelle enquête publique.



Les participants au rassemblement du 24 février destiné à mobiliser les habitants sur l'enquête publique.

Tout de suite, le ton est donné lors de la réunion publique du 5 février à la mairie du 18^e : « L'enquête publique est lancée seulement sur Saint-Ouen, alors qu'elle devrait être étendue au moins au 18^e et à Clichy, prévient Anne-Claire Boux, adjointe à la maire de Paris, chargée des questions de santé et des relations avec l'AP-HP, il y a une tension sur l'hôpital public, des attentes trop longues aux urgences, de nouveaux quartiers se construisent, il faut aller vers une hausse de l'offre de soins. » Même prise de position pour Ayodele Ikuesan, adjointe au maire du 18^e chargée de la santé et de la réduction des risques, qui insiste sur la nécessité de maintenir Bichat et Beaujon, hôpitaux de proximité.

Sortir du monde d'avant

Cette nouvelle enquête publique, qui prend fin le 4 mars, a été ordonnée par la cour administrative d'appel de Paris en octobre 2023, afin de présenter un dossier complet et actualisé (voir notre numéro de décembre dernier).

Cette concertation fera-t-elle bouger les lignes ? Pas certain selon Olivier Milleron, cardiologue militant du Comité inter-hôpitaux : « On nous a beaucoup demandé notre avis... on n'en a pas tenu compte ! Le lieu choisi est déficitaire en soins et on va supprimer 300 lits, uniquement dans le but de faire baisser la masse salariale, donc les effectifs. »

Dans l'actualisation du projet par l'AP-HP (voir encadré), il constate toujours une baisse du nombre de lits

MCO (médecine-chirurgie-obstétrique), des chiffres toujours « bizarres », notamment des lits dans une parcelle supplémentaire. « Nous voulons qu'y soit prévue une maison de santé avec des consultations tardives car les urgences vont éclater. Il n'y a aucune étude sérieuse sur la maternité, avec une prévision de 1 000 accouchements de moins ! » Il estime la durée moyenne de séjour sous-évaluée de 30 % par rapport à la réalité et le taux de 85 % d'occupation des lits trop élevé pour un établissement public.

Pour Simon Chiaroni, secrétaire de la CGT de Bichat, alors que la crise Covid a montré les faiblesses de l'hôpital, « on est revenu au monde d'avant : financiarisation, désaffectation du personnel, suppression de lits... Comment peut-on prévoir 120 000 passages aux urgences sur un seul site ? »

Mêmes critiques à Saint-Ouen, lors de la réunion du 8 février dernier, en particulier sur la localisation de l'établissement, en pleine ville, dans un secteur très dense, difficile d'accès et saturé en termes de circulation. Est également pointée la sous-estimation des besoins réels. Fondée sur la référence de 2017, elle ne tient pas compte de l'accroissement récent de la population.

Maintenir des hôpitaux de proximité

Christophe Prudhomme, médecin urgentiste à l'hôpital Avicenne (93) et conseiller régional (LFI), alerte, comme il l'avait fait lors de la réunion à la mairie du 18^e, sur les « pertes de chance » aux urgences : « Les gens qui portent plainte ne sont que la partie

émergée de l'iceberg, on estime à 1 500 à 2 000 les morts évitables. »

Pour ce dernier, il faut connaître le coût réel de la rénovation de Bichat et Beaujon et le comparer à celui du futur hôpital, 1,3 milliard d'euros pour le moment. « On n'a jamais fait le bilan de l'hôpital Georges Pompidou, ce grand paquebot qui n'offre pas toujours les ser-

vices qu'on est en droit d'en attendre. On est dans le "monde d'après", il faut tout remettre à plat. » Quant à la parcelle voisine évoquée par l'AP-HP pour un hôtel hospitalier, il indique que le groupe Accor est déjà sur les rangs.

Lors du rassemblement organisé le samedi 24 à l'initiative de LFI au métro Jules Joffrin, avec le soutien des élus écologistes de la Mairie du 18^e, Pierre-Yvain Arnaud, adjoint chargé des solidarités, rappelle que deux vœux ont été votés par le Conseil de Paris pour le maintien de Bichat, notamment justifiés par la construction de nouveaux quartiers, dans un arrondissement qui compte actuellement 191 000 habitants. « Nous souhaitons un véritable hôpital, avec des urgences et une maternité, tient-il à préciser, pas uniquement un établissement de soins de suite et de long séjour. » Il insiste aussi sur la nécessité de renforcer le pôle psychiatrie et de maintenir la Maison des femmes.

Une manifestation à l'initiative des syndicats et collectifs devait avoir lieu devant l'hôpital Bichat, avant la clôture de l'enquête publique. ●

DOMINIQUE GAUCHER ET ANNIE KATZ

LES DERNIÈRES ÉVOLUTIONS DU PROJET

Les maîtres d'ouvrage ont présenté les modifications lors de la réunion publique du 8 février à Saint-Ouen.

■ **Au plan de l'emploi,** « la cible réévaluée ne prévoit pas de suppression d'emplois par rapport aux emplois existants (même ceux qui sont vacants actuellement). »

■ **Capacité hospitalière,** ajout de 170 lits et de 115 places en ambulatoire pour aboutir à 986 lits — avec la possibilité d'ouvrir selon les besoins 53 lits supplémentaires en cas de tension — et 288 places en ambulatoire.

■ **Une extension possible** des lits de réanimation (116 places) en cas de situation sanitaire exceptionnelle.

■ **Un plateau ambulatoire** médical qui a désormais une surface de 3 000 m².

■ **Un renforcement du lien** avec les acteurs locaux de la santé (hôpital de Saint-Denis, centre municipal de santé, équipe mobile de gériatrie, etc.).

■ **Un site complémentaire** validé par le ministère de la Santé depuis 2016 dont le lieu est à l'étude pour les soins médicaux de réadaptation et de longue durée.

■ **150 chambres** d'hôtel hospitalier dont les modalités sont à définir. ● A.K.

DRÔLES DE DÉTONATIONS DU CÔTÉ DE LA PORTE DE CLIGNANCOURT

Feux d'artifice, tirs de mortiers ou coups de feu ? Plusieurs habitants de l'arrondissement se demandent à quoi correspondent les détonations qu'ils entendent, tard le soir. On fait le point.

Depuis au moins un an, vers 23 heures, il arrive à Hélène* d'entendre un bruit fort de type déflagration depuis chez elle. « C'est bien plus bruyant que des pétards, confie-t-elle. Le bruit terrifie notre chat et à chaque fois je vois des voisins à leur fenêtre, eux aussi se demandent ce qu'il se passe. » Celle qui habite à l'angle des rues Simplon et de Clignancourt pense à des feux d'artifice tirés à intervalles imprévisibles. « Cela a dû se produire au moins une dizaine de fois lorsque j'étais chez moi le soir, dit-elle. La dernière fois, j'ai regardé par la fenêtre et aperçu

des gros flashes de lumière blanche qui illuminaient la rue de Clignancourt. »

Un divertissement qui ne date pas d'hier

Hélène n'est pas la seule à avoir remarqué ces détonations. En 2022 déjà, sur le groupe Facebook du collectif des habitants de la porte de Clignancourt, plusieurs habitants se demandaient à quoi correspondaient « ces bruits de feux d'artifice » entendus un soir d'août. À l'époque, les suppositions allaient bon train. « Maintenant, quand nous entendons ces pétarades, nous ne sommes plus certains s'il s'agit de feux d'artifice, de tirs de mortiers ou

de coups de feu », se demandait un membre du groupe. Après avoir contacté Kevin Havet, il s'agit bien de tirs de mortiers d'artifice, à ne pas confondre avec les mortiers destinés à lancer des obus. « Ils sont tirés par certains groupes de jeunes, mais ce n'est pas spécifique au quartier de la porte de Clignancourt, on en a dans d'autres quartiers du 18^e », précise l'adjoint au maire du 18^e chargé de la sécurité, de la police municipale et de la vie nocturne.

Mais quel est l'objet de ces tirs ? Sont-ils un signal d'alarme ou juste un jeu ? « C'est malheureusement une pratique un peu ancienne. Des tirs de mortiers, on en a toujours même si leur nombre est en réduction, comme lors du 31 décembre dernier. C'est parfois un divertissement, parfois mais rarement un acte à l'encontre de la police nationale », tempère Kevin Havet, qui insiste sur la dangerosité de ces tirs de mortiers d'artifice. « On a eu précédemment des accidents importants, notamment il y a deux ans, quand un tir a atterri dans un appartement où une petite fille a été brûlée. Tout va bien aujourd'hui, mais il y a des risques de blessures sur les mains, des doigts qui peuvent être arrachés. »

Prévention, sensibilisation et sanction

Pour éviter les accidents, la Mairie du 18^e mène des campagnes de prévention et de sensibilisation à travers les clubs, les associations et les collèges, tandis que la police municipale est formée pour intervenir dans les établissements du 18^e. « Puis, évidemment, il y a un travail de sanctions qui est effectué en parallèle et en coopération avec la police nationale », conclut Kevin Havet.

Ces dernières visent notamment les revendeurs ou les détenteurs de feux d'artifice, interdits en France. Mais où peut-on s'en procurer ? « Il y a plusieurs modes d'approvisionnement, rapporte Kevin Havet. Certaines petites épiceries qui vendent certains types de mortiers interdits, sur Internet, Amazon par exemple, ce qui est plus dur à contrôler, mais aussi des filières illégales. Le commissariat a procédé à plusieurs arrestations et saisies au sein de box dans le 18^e. » Ce fut le cas en juillet 2023, quand 300 kg d'engins pyrotechniques ont été saisis dans le coffre d'un véhicule porte de Clignancourt. Des feux d'artifice sans doute voués à être revendus, avant qu'ils détonnent dans le ciel de l'arrondissement. ●

MAXIME RENAUDET

* Le prénom a été modifié à la demande de l'intéressée.

VENDREDI 15 MARS

Atelier « Retapes tes sapes »

Les élèves de l'Ecole de la maille enseignent comment prolonger la vie de vos vêtements abîmés. Matériel fourni. La Recyclerie, 83 boulevard Ornano, 19 h. larecyclerie.com

DIMANCHE 17 MARS

Orgue et cinéma

Samuel Liégeon, titulaire de l'orgue de Saint-Pierre de Chaillot, accompagne *L'Aurore* de F.W. Murnau, drame muet en noir et blanc de 1927, église Saint-Bernard, rue Saint-Bruno, 18 h.

MERCREDI 20 MARS

Basket

Match Paris basketball c/ Nancy, Arena porte de La Chapelle, 20 h 30, adidasarena.com

Braderie solidaire

Accueil Goutte d'Or a perdu un de ses plus grands soutiens financiers. Elle organise une braderie ainsi qu'un appel à dons en ligne et en objets à déposer pour financer des séjours vacances pour les familles du quartier. Accueil Goutte d'Or, 26 rue de Laghouat, dépôt des dons lundi, mardi et jeudi jusqu'à 19 h, accueilgouttedor.fr

SAMEDI 23 MARS

Ecole de la maille

Portes ouvertes pour rencontrer les étudiants de la seule école supérieure de mode spécialisée dans la maille en France qui prépare en trois ans au métier de styliste-modéliste maille. 51, rue des Poissonniers, communication@lecoledelamailledeparis.fr

DIMANCHE 24 MARS

Festival de musique jeune public

Pour Les P'tits Baudets, Babel Mômes présente Les Kuizinées, une cuisine transformée en laboratoire musical par une maman inventive, aux Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy, dès 6 ans, le 24 à 16 h, tarif unique 5 €, réservation lestroisbaudets.com

SAMEDI 30 MARS

Mieux connaître son quartier

Conférence proposée par la salle Saint-Bruno, sur l'histoire associative du quartier, suivie d'une visite des lieux ressources, animée par le collectif Quartier libre-4C. Priorité est donnée aux bénévoles, aux volontaires et aux nouveaux salariés, à 14 h. Inscription : mvciaut@sallesaintbruno.org Salle Saint Bruno, 9 rue Saint Bruno.

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

TARIFS HT - TVA 20 %

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1 pleine page : 000,00 €

1/2 page : 300,00 €

1/4 de page : 160,00 €

1/8^e de page : 95,00 €

1/16^e de page : 60,00 €

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.

PLEINE PAGE
222 mm X 292 mm

1/2 HAUTEUR
107 mm X 292 mm

1/4
HAUTEUR
107 mm
X 146 mm

1/8^e
HAUTEUR
52 mm
X 146 mm

1/8^e LARGEUR
107 mm X 75 mm

1/16^e
HAUTEUR
52 mm
X 75 mm

1/16^e LARGEUR
107 mm X 38 mm

1/2 LARGEUR
222 mm X 146 mm

TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires



Arkose



Vertical Art

Arkose, 16 bis rue Caulaincourt. Ouverture 7 jours sur 7 de 7 h à 24 h. Abonnement annuel entre 350 € et 600 €. A l'unité : 16 € et 18 € ; enfants : 10 €. arkose.com/montmartre

Vertical Art, 6 bd de Clichy. Ouverture 7 jours sur 7 de 7 h à 24 h (week-end 8 h-24 h). Abonnement annuel entre 390 € et 590 €. A l'unité : 16 € et 18 € ; enfants : 11 €. pigalle.vertical-art.fr

LA GRIMPE A LA COTE

La pratique de l'escalade a explosé depuis une dizaine d'années. Dans notre arrondissement, plusieurs salles proposent cette activité couplée avec de la restauration. Visite de deux d'entre elles.

Un vendredi soir de février. 20h30 bien tapées. Tout près du cimetière de Montmartre, on entre dans un restaurant très rustique installé sous une verrière. Au fond, surprise, un grand espace dédié à l'escalade. Sur la droite, « La grimpe », un lieu joliment décoré, dédié aux enfants. Et sur la gauche, un vaste espace pour les adultes. « Avant, c'était un garage », confie Thaddeo qui nous fait visiter ce lieu ouvert à l'automne dernier. Ici, on est chez Arkose, l'un des leaders français de la grimpe, implanté notamment à Nation et Strasbourg-Saint-Denis.

Du bloc sur la butte

A Montmartre, où la moyenne d'âge flirte avec les 25 ans, il s'agit d'escalade de bloc, qui ne nécessite ni corde ni baudrier, à la différence de l'escalade de voie (voir notre encadré). Les murs ne sont donc pas très hauts et dessus, les grimpeurs se repèrent en empruntant des voies symbolisées par des couleurs et des niveaux de difficultés différents.

« J'escalade depuis dix-sept ans, raconte Thomas, habitué de la grimpe qui vit dans le 11e. J'ai plaisir à venir dans cette salle très agréable et encore pas trop fréquentée. » Il explique que la salle historique d'Arkose, celle située à Nation, est prise d'assaut. Il se réfugie donc à Montmartre, où les parcours manquent parfois un peu d'originalité selon lui. Pourtant, Thaddeo estime que le renouvellement régulier des parcours, pour satisfaire l'appétit des grimpeurs, est un des atouts de la salle. Au même titre que la qualité de l'alimentation proposée (bio, circuits courts) ou les animations hebdomadaires, qui participent elles aussi au côté branché de la discipline. Point bonus, si vous venez à Arkose Montmartre, vous pourrez peut-être croiser les athlètes français Oriane Bertone et Mejdi Schlack, bien placés pour les JOP, et s'entraînent parfois ici.

Pigalle la familiale

Après Montmartre, direction Pigalle pour visiter Vertical Art. Une salle

qui, elle, jadis, n'était pas un garage, mais un supermarché. Le groupe est plus modeste, mais dispose tout de même de deux salles à Paris, dont celle de Pigalle ouverte depuis quatre ans. Là aussi, on entre d'abord par un restaurant afin de pénétrer ensuite dans un grand espace de grimpe comparable en surface à celui d'Arkose. À Pigalle, la très enthousiaste Marion, responsable de la salle, nous accueille et vante l'ambiance du lieu. « Ici, c'est familial, tout le monde se tutoie et se connaît. Et puis il y a de nombreuses animations, comme du massage ou du tatouage, ajoute-t-elle. N'oublions pas le petit plus, le sauna mixte. »

Ici, comme ailleurs, des cours et des stages sont proposés aux grimpeurs,

lesquels sont de plus en plus nombreux à Paris mais aussi dans le reste de la France, leader mondial du secteur avec plus de 200 salles dans tout l'Hexagone. À Paris, il n'est donc pas rare de voir certains grimpeurs inscrits dans plusieurs salles. C'est le cas d'Elie, qui pratique ce sport depuis plus de trois ans. Inscrit en parallèle à Arkose pour avoir plus de diversité dans les parcours, il constate lui aussi un intérêt croissant pour l'escalade. « Avant, je pouvais monter à 19 h en sortant du travail, rembobine-t-il entre deux blocs. Maintenant, il faut que j'attende 21 h. »

C'est donc officiel, même dans le 18e, la grimpe en salle est victime de son succès. ● NOËL BOUTTIER

ESCALADE DE VOIE À CHAMPIONNET

Pour ceux qui veulent faire autre chose que de l'escalade de bloc, Championnet Sports propose de l'escalade de voie, qui se pratique sur des parois verticales ou très inclinées. Elle se distingue de l'escalade de bloc par le fait que les mouvements sont effectués dans des longueurs continues sur la paroi et non pas sur des blocs individuels. Cette pratique nécessite donc plus de force et d'endurance. À Championnet Sports, un mur de 15 mètres de haut est à la disposition de tous à partir de 6 ans. Pour une telle hauteur, il faudra apprendre comment utiliser un baudrier, un grigri et un rappel, et comment s'assurer. Pas de panique, un cours préalable à l'inscription est proposé. 14/16 rue Georgette Agutte. Tarifs d'accès à l'année : 447 € adultes, 377 € enfants et ados. Horaires adaptés aux divers âges, à part le samedi après-midi ouvert à tous. Rens. Championnet-sports.fr/escalade.

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 18€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : 31€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 59€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger : 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an : 20€
- ☐ J'adhère pour 2 ans : 40€
- ☐ Je soutiens l'association : 80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom :

Pénom : Adresse :

E-mail :

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Pour ses 30 ans, *Le 18^e du mois* ressort une archive issue de ses dix premiers numéros. Ce mois-ci, direction le boulevard Ornano à la rencontre de l'avocat Henri Leclerc, qui nous racontait en 1994 sa folle aventure pénale dans l'arrondissement. Morceaux choisis.

BOULEVARD ORNANO, LE COEUR GROS

Henri Leclerc est ce qu'on a coutume d'appeler « un grand avocat d'assises ». Son nom est souvent apparu à la une de l'actualité à l'occasion de procès retentissants : l'affaire des anesthésistes de Poitiers, les affaires Knobelspiess, Richard Roman, etc. C'est également un homme de convictions, actuellement vice-président de la Ligue des droits de l'homme. Il évoque ici son expérience de vingt ans dans le 18^e, l'expérience du « cabinet Ornano ».

MARTEAU ET PINCEAU

Nos premiers instruments de travail, lorsque nous avons installé notre cabinet de groupe boulevard Ornano, furent en effet le marteau et le pinceau avant le Code pénal et le recueil de jurisprudence, car nous étions peu fortunés et nous avons fait nous-mêmes une grande partie des travaux.

Ça se passait en 1973. L'année d'avant, une réforme avait profondément modifié l'exercice de la profession d'avocat, permettant la création de cabinets de groupe sous forme de sociétés civiles professionnelles. La nôtre, le cabinet Ornano, fut une des premières et des plus importantes numériquement : nous avons été jusqu'à vingt-cinq à travailler là. Nous n'avons pas choisi par hasard de nous installer dans ce quartier populaire, au coin de la rue du Roi d'Alger. On était alors dans l'ambiance des années qui ont suivi Mai 68, période de mouvements sociaux très forts. La réforme de 1972 avait eu pour but principal de favoriser la création en France de puissants cabinets d'avocats, répondant aux besoins d'une économie moderne et notamment des entreprises. Nous voulions, nous, l'utiliser au service des gens ordinaires, entre autres des plus démunis financièrement ou culturellement.

LES BRUITS D'UNE CITÉ POPULAIRE

Le cabinet Ornano naissait donc dans un environnement très différent de celui de la plupart des cabinets d'avocats d'alors, qui avaient préféré le 16^e ou les arrondissements du centre de Paris. Les bruits qui nous parvenaient à travers les fenêtres, quand nous recevions nos

clients, étaient les bruits habituels d'une cité populaire : éclats de rire et éclats de dispute, cris des enfants jouant dans la rue, les télépousées à fond... Lorsque j'expliquais à certains de mes clients où nous étions installés, je constatais parfois un petit mouvement d'effroi. Mais, peu à peu, notre projet s'est imposé. J'ai aimé ce quartier, vivant, ouvert. C'est un quartier où il y a des bancs sur les trottoirs et des gens assis sur les bancs qui bavardent. Nous connaissions les commerçants, nous connaissions certains de nos voisins. Nous avions lié amitié avec une équipe de médecins d'une rue proche, qui essayaient de travailler eux aussi en équipe, avec des idées voisines des nôtres.

UNE BOUTIQUE DE DROIT

Comme notre local, qui occupait tout l'immeuble, ouvrait sur la rue, nous avons installé ce qu'on appelait une boutique de droit : un endroit où les gens ayant un

problème juridique quelconque pouvaient demander des renseignements et des conseils pour le prix d'une consultation médicale. Il s'était créé à l'époque un certain nombre de boutiques de droit de ce type dans Paris, mais souvent tenues par des gens qui n'avaient qu'une formation juridique acquise « sur le tas ». Nous voulions offrir ce service à une clientèle modeste, mais avec des gens professionnellement compétents, des avocats respectant les règles déontologiques.

Ça a duré vingt ans. Vingt années traversées de crise, comme c'est inévitable dans toute association ancrée sur une réflexion idéologique. (...) Aujourd'hui le cabinet Ornano n'existe plus depuis un an. (...) Mon cabinet d'avocat est maintenant installé dans le 6^e arrondissement. Sur l'immeuble du boulevard Ornano, où nous vivions, il y a des panneaux « à louer ». Mais j'évite de passer par là, ça me donne le cœur gros. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR RENÉ MOLINO



Noël Monier

LECLERC SALUE BADINTER

Trente ans plus tard, le local du 52 boulevard Ornano n'est plus à louer. Lui, Henri Leclerc, est toujours à la tête de son cabinet dans le 6^e arrondissement. Président de la Ligue des droits de l'homme de 1995 à 2000, il soufflera le 8 juin prochain ses 90 bougies. Récemment, il a rendu hommage à Robert Badinter, décédé le 9 février dernier. Un « vieux compagnon de route » que Leclerc connaissait depuis soixante ans. C'est aux côtés de l'artisan de l'abolition de la peine capitale qu'il avait notamment défendu dans les années 70, deux lieutenants de Jacques Mesrine.

Pour sa cinquième édition, placée sous le signe des rixes et organisée au Five porte d'Aubervilliers, le tournoi de foot 18 All Stars a rassemblé près de 200 jeunes du 18e. On y était.

QUAND LE FOOT PREND DE LA HAUTEUR

Jeudi 15 février, 17 h 15. La journée tire à sa fin sur les toits du Five Paris 18. Une grosse coupe circule dans les mains de Maher Ben Salah. Directeur adjoint du centre Paris anim' (CPA) Rachid Taha, l'homme est heureux : la cinquième édition du 18 All Stars s'est très bien passée. Les jeunes du 18e arrondissement étaient au rendez-vous et les discours des intervenants ont ému. Un objectif double pour cette compétition sportive dont l'enjeu visait aussi à poser le sujet des rixes, via différents participants. « Un événement comme celui-là est important, ça réunit les jeunes et les moins jeunes, constate Adama Camara, 33 ans, venu partager son histoire* avec les joueurs du jour. Je veux leur faire comprendre que les rixes, ça ne peut que finir mal : en prison, à l'hôpital ou au cimetière. »

« C'était un pari un peu fou »

Lancé en 2015 par le CPA Hébert, le tournoi 18 All Stars connaît alors un succès immédiat. « C'était un pari un peu fou, autant de jeunes en guerre sur un terrain de jeu, ça aurait pu dégénérer, rembobine Maher Ben Salah. Mais l'esprit du jeu l'a emporté, même les grands frères ont filé un coup de main et modéré les plus jeunes. » Neuf ans plus tard, après plusieurs années de sommeil, la faute notamment au Covid, la compétition a été relancée par Maher, et par Salim Boulacheb d'Espoir 18. « La liste des associations derrière ce tournoi est longue, certaines dans la prévention ou l'insertion, d'autres



Les finalistes du tournoi 18 All Stars, remporté par une équipe composée de jeunes de La Chapelle, de la Goutte d'Or et de Marx Dormoy.

auprès de la jeunesse ainsi que des clubs, énumère Maher quelques jours avant la compétition. Nous veillons à ce que le tournoi représente tous les quartiers du 18e. » Ça tombe bien, cette année, les joueurs avaient une vue imprenable sur leur arrondissement, le Five Paris 18 ayant déménagé en 2021 sur les toits d'un bâtiment situé porte d'Aubervilliers.

Prévenir et sensibiliser

Vivement attendue, cette cinquième édition de haute voltige a eu un concurrent de taille le même jour. En effet, à 800 mètres de là, à l'Arena qui porte son nom, la marque Adidas organise Impulstar, un tournoi de foot de rue très populaire. Malgré ça, ce 15 février, le 18 All Stars rassemble 196 jeunes de 15 à 20 ans. Ils forment alors vingt-huit équipes de

sept joueurs (cinq titulaires plus deux remplaçants) qui se sont affrontées toute la journée. Avec quelques consignes claires avant le début des hostilités : respect des règles, briefing des capitaines la veille, arbitres neutres. « L'objectif est de calmer le jeu. Depuis quelques années, il y a un regain de violence, remarque Maher. Du coup, la Mairie du 18e est revenue vers nous et finance le tournoi avec la direction de la jeunesse et des sports (DJS) de la Mairie de Paris ».

En parallèle de la compétition, plusieurs intervenants ont évoqué le sujet des rixes entre bandes rivales. Parmi eux, Magloire Diabley, président de l'association HDJ créée en l'honneur de son fils Hismaël, âgé de 15 ans quand il s'est fait assassiner lors d'une rixe dans le quartier de la Roquette (11e). « Ce qui réunit

les jeunes, c'est le sport et la musique. Le rap et le foot, c'était tout pour Hismaël, confie le soixantenaire après le tournoi. Mon fils était tout pour moi. Maintenant, c'est ma mission, je suis à la disposition de tous les jeunes. » Une histoire et un combat qu'il est venu partager et qui sont à découvrir dans la deuxième saison de la série documentaire Rixes, réalisée par le média StreetPress, d'après une idée originale d'Adama Camara. Tout ce beau monde se retrouvera dans un reportage consacré au 18 All Stars et réalisé par l'équipe de NoGo TV (lire notre n° 318). ●

JEAN SERILLIN

* Adama Camara a voulu venger son frère, tué en 2011 lors d'une rixe et s'est retrouvé plus de cinq ans en prison. Il le raconte dans un livre, N°55.852, paru en 2022. Il vient de créer l'association SADA, du nom de son frère poignardé.

DES FAMILLES EXPULSÉES D'UN HÔTEL SOCIAL

Quarante-huit familles de l'hôtel la Maison des Fées, rue Doudeauville vont devoir quitter cet hébergement d'urgence à la fin du mois de mars.

Vendredi 9 février dernier, des familles de la maison des F&Es, un hôtel reconverti pour accueillir des publics du 115, se sont mobilisées contre la fermeture de l'établissement prévue pour le 31 mars, date à laquelle Basiliade va quitter les lieux et rendre l'hôtel à ses gérants. Les organisateurs de cette manifestation, en majeure partie des femmes

habitant la résidence et des parents d'élèves, ont déployé une grande banderole sur laquelle on pouvait lire : « 34 familles expulsées... Tout ça pour les JO ? »

Des cafard et un gérant problématique

Interrogé par le Bondy Blog, le directeur exécutif de l'association, Balthazar Milot, a néanmoins assuré qu'il n'y avait selon lui « aucun rap-

port entre la fermeture de l'hôtel et les Jeux olympiques », mais que « l'établissement n'est plus aux normes pour recevoir autant de public. » Vrai ou faux, le résultat est le même : des familles risquent de se retrouver sans toit, d'autant qu'elles n'auront qu'une seule et unique proposition de relogement de la part du Samu social, pas une de plus. De son côté, l'association Basiliade, qui gère les lieux, aurait fait rénover un bâtiment quai de Valmy afin d'y installer neuf chambres pour reloger neuf familles. Insuffisant pour les familles

de la Maison des Fées, qui craignent de devoir aller vivre à l'autre bout de l'Île-de-France. Outre cela, ces familles dénoncent « une infestation de cafards qui dure depuis plus de six mois » et le comportement problématique du gérant de l'hôtel, contre qui une main courante pour harcèlement sexuel a été déposée. Contacté, Pierre-Yvain Arnaud, adjoint chargé des solidarités à la Mairie du 18e, demande à l'Etat de maintenir les familles dans l'hôtel, au moins jusqu'à la prochaine rentrée scolaire. ●

WILLIAM EVEN

DE COLLÉGIENS À COLLECTIONNEURS

Les élèves d'une classe de 4e du collège Marx Dormoy s'initient au choix et à l'achat d'œuvres venant enrichir le Fonds municipal d'art contemporain de la Ville de Paris.

La riche collection du Fonds municipal d'art contemporain, augmentée chaque année de nouvelles acquisitions, n'est pas exposée dans un musée mais elle a vocation à circuler afin que les citoyens de tous âges, de tous milieux y aient accès. En 2020, la directrice de l'époque, Jeanne Brun, inspirée par un projet audacieux dans les Bouches-du-Rhône, décide de lancer le programme Jeunes collectionneurs, qui sera repris par l'actuelle directrice du Fonds, Julie Gandini.

Le parcours offre la possibilité à des élèves d'une classe de participer activement à l'une des commissions d'acquisition de la Ville de Paris en défendant leurs choix d'œuvres pour convaincre le jury. Et depuis deux ans, c'est le collège Marx Dormoy qui est mobilisé. Piloté par Flore Chetcuti, chargée de médiation, il nécessite des relations de confiance entre l'établissement et le Fonds qui semble avoir trouvé le relais idéal en la personne de Julien Cartereau, professeur d'arts plastiques au collège Marx Dormoy.

Une enveloppe de 4 000 euros

L'expérience a débuté la première année par la découverte de l'œuvre de Françoise Petrovitch, exposée dans le hall du collège, grâce au dis-

positif Une œuvre à l'école, avant une visite du Fonds municipal, pour comprendre la conservation des œuvres ainsi que celle de l'Institut des cultures d'Islam. Elle s'est poursuivie cette année par la rencontre avec deux artistes vivant à proximité et utilisant des médiums très différents : le vidéaste Eric Baudelaire et le plasticien Damien Deroubaix. L'occasion pour les élèves de déconstruire quelques-uns des clichés sur le métier d'artiste, de découvrir la variété des pratiques, de comprendre un peu mieux le marché de l'art et le prix des œuvres.

Puis entre octobre et décembre, les collégiens, un peu plus aguerris, ont visité des galeries et fait le choix des œuvres qui leur plaisaient. « Ils sont très touchés par le fait qu'on leur laisse le choix, ils développent un goût personnel et certains groupes sont même devenus fans de certains artistes », raconte Flore Chetcuti, avant

de poursuivre, certains artistes sont sensibles au fait que leurs œuvres entrent dans nos collections par ce biais. » Les collégiens disposent cette année d'une enveloppe de 4 000 €. Ils ont opté pour des œuvres de petits formats, en deux dimensions. Par binômes ou par trois, ils plangent sur le texte argumenté qui leur permettra de défendre leur choix devant un jury composé de professionnels des arts visuels.

Enfin, les œuvres achetées grâce aux collégiens seront exposées l'année suivante au collège et, éventuellement, prêtées aux familles. « Les élèves ne font pas nécessairement le choix du figuralisme, constate Flore Chetcuti. L'intérêt de l'art contemporain, conçu par des artistes vivants, c'est qu'il permet de faire des ponts avec des sujets de société mais aussi de faire appel à des références historiques. »

Désormais en troisième, toute la classe se rendra donc le 26 mars, dans le beau cadre de l'Hôtel d'Albret pour l'aboutissement de ces deux années qui leur ont fait prendre conscience que l'art n'est pas réservé à une élite mais se partage avec tous... pourvu qu'on aille à sa rencontre. ●

DOMINIQUE BOUTEL

◀ Visite des réserves du Fonds d'art contemporain par des jeunes du collège Marx Dormoy.



L'ARENA INAUGURÉE

Emmanuel Grégoire s'adresse aux manifestants.



L'Arena a ouvert ses portes le 11 février, en présence de la maire de Paris, Anne Hidalgo, d'Amélie Oudéa-Castéra, d'Eric Lejoindre et d'Emmanuel Grégoire (1er adjoint à la Mairie). Une cérémonie d'abord brièvement perturbée par une manifestation des travailleurs sans-papiers de l'enceinte, accompagnés d'une nouvelle pancarte « Pas de papiers, pas de JO ». Comme nous, ils n'étaient pas conviés à cette inauguration qui proposait l'après-midi des ateliers culturels et sportifs dans les deux gymnases de l'enceinte. Ouvert à toutes et à tous selon la communication de la Mairie, l'événement nécessitait en fait une inscription au préalable. Raté.

MONTMARTRE

CLAP DE FIN POUR TEMPS LIBRE

La librairie de bandes dessinées de la rue Lepic, une référence en la matière, a mis la clé sous la porte fin février, après quarante-deux ans d'existence. Une triste nouvelle pour le secteur.

On se souvient qu'en 2019 l'immeuble où est logé Temps libre a été rénové. Il avait fallu attendre de longs mois et la fin des travaux pour retrouver Eric Sannier et son fils dans leur domaine tout neuf. Cette fois, la fermeture est définitive et elle a un goût d'amertume. « Je n'aurais pas voulu terminer comme ça », se désole Eric Sannier. En cause : une « baisse incroyable du chiffre d'affaires ». En guise de comparaison, le chiffre de Noël 2022, 35 000 €, est passé à seulement 9 000 euros pour les dernières fêtes. « Les clients n'ont plus les moyens de dépenser dans le superflu », constate le libraire. L'après-Covid a été difficile et depuis, la baisse a été régulière. Comment lutter contre Internet et ses revendeurs qui du jour au lendemain expédient votre commande dans votre boîte aux lettres ? Comment éponger les frais de transport qui aug-

mentent sans cesse ? Comment s'y retrouver avec quinze BD qui sortent chaque jour et que les représentants, sur des secteurs de plus en plus grands, ont de plus en plus de mal à présenter ? La façon d'exercer le métier de libraire spécialisé a changé. Le dernier rapport du syndicat de la librairie française constate que si « le chiffre d'affaires affiche, en 2023, une progression de 0,5% par rapport à 2022 pour les seules ventes de livres, les ventes en volume sont en recul de 2,9% en moyenne et même de 4% pour les livres grand format ». Dans le domaine particulier de la bande dessinée, on note « une importante baisse des ventes de mangas (-19,5% en volume) ». Eric Sannier nous en donne l'une des raisons : toutes les grosses séries sont sur Netflix, alors pourquoi acheter en librairie ? Derrière les statistiques, de nombreuses librairies sont en baisse d'activité et « les secteurs de la bande dessinée et de la jeunesse



souffrent d'une dégradation importante de leurs ventes en volume », souligne également le rapport. Les modes de vie des urbains connectés, dans un quartier qui « est en train de s'éteindre », ont poussé Eric et Yann à regagner la Bretagne, à l'Île-Grande. Mais cette fois sans librairie. ● DANIELLE FOURNIER

FINALE DE LA CAN : AMBIANCE DES GRANDS SOIRS

Les Éléphants, l'équipe ivoirienne du capitaine Max-Alain Gradel, un enfant du 18e, ont battu les Super Eagles, l'équipe du Nigéria, en finale de la Coupe d'Afrique des nations. Nous avons vécu cet événement dans un restaurant de la Goutte d'Or.

Dimanche 11 février, tout le continent africain retient son souffle. Après un mois de compétition, la 34e édition de la Coupe d'Afrique des nations (CAN) doit rendre son verdict. Un événement footballistique qui passionne aussi en France, notamment dans les quartiers de forte immigration, comme la Goutte d'Or. Vers 20 heures, une heure avant le début du match, les rues du quartier sont encore plus animées qu'à l'accoutumée et de nombreux magasins, même non alimentaires, sont restés ouverts. Flottent les drapeaux de différents pays et en premier lieu celui de la Côte d'Ivoire, le pays organisateur de la CAN.

« Ce sont des miraculés »

Au restaurant maghrébo-africain Youpi Hours, au croisement des rues Marcadet et des Poissonniers, il ne reste plus de places assises. Autour d'un demi, chacun y va de son pronostic. Babacar, un grand Sénégalais, la soixantaine, se dit déçu de l'absence de son pays, « *pourtant considéré comme favori* ». Il parie sur la victoire des voisins ivoiriens. Awa, une serveuse volubile, originaire elle aussi du Sénégal, encourage les Nigériens pour se venger de l'élimination de sa patrie par les mêmes Ivoiriens. Les supporters de ce pays sont nombreux. « Le vieux père », une expression ivoirienne marquant le respect dû à l'âge, préfère parler de la « réussite » des Éléphants plutôt que de la chance (les Ivoiriens ont

connu une qualification difficile lors des phases de poules). A côté de lui, une jeune Antillaise, Ivoirienne de cœur, est sûre que son équipe va gagner. « *Ce sont des miraculés* », glisse-t-elle en référence au parcours de son équipe, arrivée en finale malgré deux défaites au cours des qualifications.

Pourtant, les miraculés commencent à nouveau mal la partie. Malgré une domination territoriale, les Éléphants encaissent un but de la tête à la demi-heure de jeu. Le capitaine des Ivoiriens, Max-Alain Gradel, qui évoluait dans sa jeunesse au club Championnet Sport dans le 18e avant de partir en Angleterre, doit motiver ses troupes. Mickaël, un Ivoirio-Centrafricain venu de Nice pour l'occasion avec son ami d'origine algérienne, ne cache pas un certain pessimisme : « *Ça va être dur. Maintenant que les Nigériens ont un but d'avance, ils vont simuler des fautes.* » Mais Kathy, une autre serveuse ivoirienne, y croit dur comme fer. « *Vous allez voir, les Éléphants vont gagner 2 à 1* », balance celle qui ne comprend pas pourquoi les Maliens et les Sénégalais, éliminés par les Éléphants aux tours précédents, ne supportent pas tous leurs voisins ivoiriens.

Rendez-vous à Château-d'Eau !

À mesure que la tension monte, les gens continuent à entrer et s'entassent au fond du restaurant. S'ils ne voient pas bien l'écran, ils participent à l'ambiance. Celle-ci devient explosive à l'heure de jeu quand les Ivoiriens égalisent d'un coup de tête. C'est de la folie dans le restaurant, d'autant que quelques minutes plus tard un retourné acrobatique d'un des Éléphants passe juste à côté des buts adverses. Ce n'est que partie remise : à dix minutes de la fin du match, Sébastien Haller offre d'un geste somptueux le but de la victoire au pays organi-

sateur. Comme un clin d'œil à la résurrection ivoirienne, l'attaquant franco-ivoirien, né à Ris-Orangis, avait dû arrêter le foot pendant plusieurs mois, en 2022, pour vaincre un cancer des testicules.

Après ce but salvateur, le Youpi Hours plonge dans une ambiance survoltée. Malgré un dernier tir très dangereux des Super Eagles, la CAN est ivoirienne. « *Je vous l'avais bien dit* », jubile Kathy, pas peu fière d'avoir trouvé le score final exact. Au coup de sifflet final, c'est la délivrance. Dans la foulée, très vite, les Ivoiriens se rassemblent à Château Rouge. Une dizaine d'abord, puis une cinquantaine, une centaine... Maillot ou drapeau orange et vert, chants, cris, danses, selfies. Au bout d'une vingtaine de minutes, tout le monde descend le boulevard Barbès. Direction Château d'Eau, le rendez-vous des Africains à Paris, où plusieurs milliers de personnes, souvent jeunes, vont fêter une bonne partie de la nuit la 3e étoile ivoirienne dans cette CAN de toutes les passions.

Maintenant, rendez-vous en juin 2024 pour la CAN de la Goutte d'Or ! ● NOËL BOUTTIER



Noël Bouttier

GRANDES-CARRIÈRES

LE NINJA DU QUARTIER, BIENTÔT EN LIBRAIRIE

Gorka Uztarroz cherche à éditer sa bande dessinée et lance une campagne de financement participatif pour imprimer le ninja de papier tout droit sorti de son enfance.

Le *French ninja*, édition papier du Ninja de la place de Clichy, que *Le 18e du mois* a publié entre 2021 et 2023, a besoin d'aide. L'auteur de cette bande dessinée, Gorka Uztarroz, lance une campagne de financement en ligne. Né dans le 18e, passage Lathuile, raconte dans ses vignettes une partie de son enfance : sa rencontre, à l'âge de onze ans, avec un maître ninjutsu aux méthodes de transmission peu orthodoxes.

Vêtu de la tenue noire et encagoulé tel un ninja, il est accompagné de son camarade de jeu Singe glouton, avec qui il tente d'apprendre à manier les nunchakus et à bondir en hurlant des « *kaïs* » assourdissants.

Quelque trente ans plus tard, l'enfant a grandi. Après avoir vécu plusieurs années au Brésil et au Pérou, il s'est réinstallé passage Lathuile il y a quatre ans. Le ninja n'est plus sa pas-



sion, le dessin l'a remplacé. Et si Gorka n'en a pas fait son métier – il travaille pour une entreprise qui organise des rapatriements médicaux – il réalise des bandes dessinées pour son plaisir et celui de ceux qui le suivent en ligne.

La place de Clichy en vignettes

« *Depuis tout petit je n'ai jamais cessé de dessiner, explique-t-il. Il m'est arrivé de vendre quelques dessins mais c'est surtout depuis le confinement que j'ai commencé à développer des projets.* » Il dessine de plus en plus souvent, le soir, dans le métro ou au cours d'une insomnie. « *J'ai vendu quelques images, pour des jeux de rôles, poursuit Gorka. Puis je me suis mis à travailler sur un projet un peu complexe quand je me suis*

remémoré cette expérience d'adolescent. » Il teste ses sujets en diffusant des vignettes sur son compte Instagram. « *Le ninja était le sujet qui générait le plus de commentaires, alors je me suis concentré sur cette histoire.* »

Le tout forme aujourd'hui un ouvrage de 60 pages, qui n'attend plus qu'un éditeur et le soutien financier des lecteurs pour pouvoir être imprimé. Alors si vous aimez son trait, les ninjas ou...la place de Clichy, n'hésitez pas à cliquer sur sa page. ●

SANDRA MIGNOT

Participer à la campagne de financement : indiegogo.com/projects/le-french-ninja ou www.gorkauztarroz.com

AU LOUXOR, PASSATION DE PELLICULE

Depuis le mois de janvier, c'est une jeune femme, Manon Desseauve, qui dirige le cinéma le Louxor. Rencontre croisée entre elle et l'ancien directeur, Emmanuel Papillon. Un relais dans la confiance et l'enthousiasme.

Quel était le projet qui a animé l'équipe — Carole Scotta et Martin Bidou (de la société de production Haut et Court) vous, ainsi que la Ville de Paris (le cinéma est confié en délégation de service public) — au moment de l'ouverture ?

Emmanuel Papillon Depuis 1921, date de la construction du lieu, Le Louxor a toujours été un cinéma, sauf une courte parenthèse où il a été une boîte de nuit, avant de fermer en 1988. Le quartier, riche culturellement, n'avait plus de cinéma alors qu'on en comptait plus d'une vingtaine entre la place de Clichy et Barbès jusqu'au début des années 70. C'est un quartier où les gens habitent et ils ont besoin d'un cinéma à côté de chez eux. La réouverture du Louxor en 2013 a donc été une bonne chose. Le projet était d'en faire un cinéma d'art et d'essai d'exclusivités mais aussi de quartier, ce qui correspondait totalement à notre intention de programmer des films d'auteurs. Le cinéma, qui a toujours eu une qualité historique et architecturale majeure, a été plébiscité tout de suite par le public, d'abord par curiosité de découvrir un lieu qui avait été fermé pendant trente ans. Aujourd'hui, nous faisons en moyenne 5 000 entrées par semaine, ce qui est très bien pour un cinéma de trois salles.

On peut donc parler d'une réussite, tant sur le plan du public que celui du fonctionnement ?

Manon Desseauve Moi qui arrive, je suis hallucinée par le nombre d'entrées. Le lundi, quand je vois les chiffres du week-end, je trouve cela absolument formidable pour un trois salles, avec un public très divers ! On y rencontre tous les âges, beaucoup de jeunes, ce qui est un peu la cible des cinémas d'art et d'essai.

E.P. Le Louxor est souvent la meilleure salle de France sur les films indépendants et le premier cinéma de France pour les films d'art et d'essai sur trois écrans. Bien sûr, on est à Paris, dans un quartier très dense en termes de population, à cheval sur trois arrondissements et sans concurrence. Mais au-delà de ça, il y a une politique tarifaire assez volontariste, en particulier pour les moins de 26 ans, maintenant identifiée.

M.D. Surtout, le cinéma attire les jeunes parce qu'il est le fruit d'un travail de longue haleine effectué par l'équipe, en particulier Stéphanie Hanna, la directrice adjointe. Il est quasiment impossible d'avoir une matinée sans scolaires et on accueille les centres de loisirs tous les jours pendant les vacances. Il y a d'ailleurs un travail global en direction de la jeunesse dans le quartier, je m'en suis rendu compte au contact des associations, notamment les Enfants de la Goutte d'or et Accueil Goutte d'or. En parallèle, la programmation faite par Martin Bidou, directeur et associé de Haut et Court, est extraordinaire, avec à la fois du jeune public, du patrimoine, des séances accompagnées. La qualité est là et très diversifiée. Je suis trop heureuse d'être ici !

E.P. Oui, toutes les écoles de la Goutte d'or viennent au Louxor parce qu'elles sont inscrites au dispositif d'éducation à l'image, grâce aux équipes pédagogiques très costaudes dans le quartier. Et tout cela a bien fusionné.



Thierry Nectoux

Pourtant, tout le monde parle de la mort du cinéma face aux autres supports numériques, notamment les plateformes de streaming ou de VOD.

M.D. Le cinéma n'a jamais aussi bien marché. Les entrées sont formidables depuis la fin du Covid, les gens reviennent en salle. Dès qu'apparaît une nouveauté technique audiovisuelle, on annonce la mort du cinéma. Il fut un temps c'était la télé, aujourd'hui c'est la VOD et le streaming. C'est vrai que ce sont de nouveaux enjeux mais c'est ce qui fait que ce secteur est vital. Les gens sont de mieux en mieux équipés chez eux, mais ils n'auront jamais un écran aussi grand que celui d'une salle. C'est aussi l'un des rares endroits où l'on déconnecte, on ferme son portable, les lumières s'éteignent, on est juste devant le film et on peut en discuter après... c'est précieux pour les gens. Le cinéma est en pleine forme !

Est-ce rare pour une femme de diriger un cinéma ?

E.P. Il y a plus de femmes que d'hommes ! La Fédération nationale des cinémas français a fait des statistiques sur la représentativité et c'est ce qui en ressort. Les femmes à Paris, dans les salles d'art et d'essai, ont eu un rôle moteur après la

Deuxième Guerre mondiale, souvent des femmes issues de la Résistance. C'est un métier qui n'est pas physiquement pénible et qui a trait à la culture, un domaine où les femmes étaient plus investies, comme Simone Lancelot [pionnière des cinémas d'art et d'essai et qui dirigeait le Montcalm dans le 18e] ou Mme Renavand pour les salles historiques du Quartier latin comme Le Champollion.

Comment s'est déroulée la passation entre vous deux ?

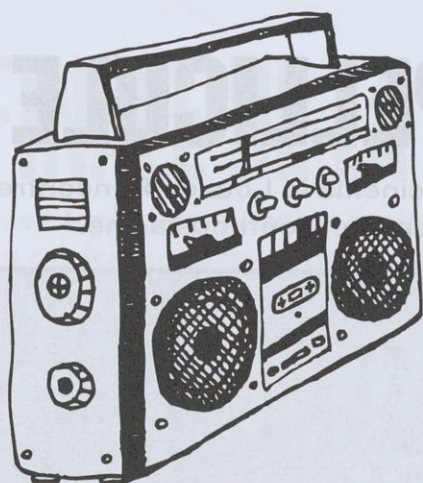
M.D. J'ai été accueillie de façon très bienveillante par l'équipe, pour la plupart présente depuis l'origine. Il règne ici un véritable amour du Louxor. C'est cette passion, mêlée à la compétence, qui crée le lien avec l'histoire du lieu. Je suis certaine que les gens du quartier qui fréquentent le cinéma connaissent toutes les personnes de l'accueil. Ce qui est drôle, c'est qu'en 2013, lorsque le cinéma a ouvert, j'étais à la faculté et j'ai rédigé mon mémoire sur le Louxor. C'était écrit ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOUTEL

* La Fémis est l'école nationale supérieure des métiers de l'image et du son, située 6 rue Francoeur dans le 18e.

Parcours croisés

Emmanuel Papillon fait partie de l'équipe qui a réouvert le Louxor en 2013 et créé le nouveau cinéma. Venu du monde des ciné-clubs, il fait ses preuves dans la distribution puis prend la responsabilité d'un cinéma à Tremblay-en-France durant une vingtaine d'années. Peu après être nommé à la direction du département distribution-exploitation à la Fémis*, on lui propose alors la gestion du Louxor. Une tâche qu'il accomplit remarquablement pendant onze ans, avant de céder sa place début 2024. Celle qui lui succède, Manon Desseauve, 34 ans, a grandi en partie dans le 18e arrondissement. Parallèlement à ses activités de vidéaste, elle a créé un festival de cinéma philippin qui lui a fait découvrir le goût du contact avec le public. Elle s'est alors naturellement orientée vers le poste de directrice de salles : un cinéma d'art et d'essai à La Rochelle, un multiplex à Beauvais et, de 2019 à 2023, le cinéma Les 7 Batignolles dans le 17e arrondissement de Paris.



VOYAGE SUR LES TERRES DU RAP

Né en France au début des années 1980 dans le sillage du mouvement hip-hop, le rap a toujours pu compter sur le 18e. Un arrondissement majeur dans l'éclosion de ce genre musical aujourd'hui plébiscité.

La intégré les programmes scolaires, envahi les librairies, fait son entrée dans le domaine de la recherche universitaire, fait l'objet d'un télé-crochet sur Canal+, et même remporté des Victoires de la musique. Pas de doute, le rap, genre musical le plus populaire dans l'Hexagone, est devenu une culture populaire désormais indissociable de notre patrimoine. Mais ce que les jeunes et les plus vieux ne savent peut-être pas, c'est que le 18e est un des berceaux de l'émancipation de cette musique en France, au même titre que le mouvement hip-hop, qui englobe le graffiti, la breakdance, le DJing et le rap. Ce dernier a d'abord émergé dans le Bronx de New York au début des années 70, avant d'être importé en France au milieu des années 1980 via notamment Dj Dee Nasty, qui découvrit le hip-hop deux ans plus tôt lors d'un voyage à San Francisco. De retour à Paris avec une pléiade de vinyles inédits, il enchaîne les émissions sur des radios pirates, puis publie son premier album, *Paname City Rappin*, en 1984. Après cette date, le mouvement explose en France. Grâce à l'émission H.I.P. H.O.P diffusée sur TF1, mais aussi et surtout grâce aux « free jam » organisées par Dee Nasty sur un terrain vague situé au 18 boulevard de La Chapelle. « C'est l'élément fondateur de la culture hip-hop en France et ça s'est passé dans le 18e », remarque Benjamin, qui organisait encore récemment des visites guidées autour de la culture hip-hop dans le 18e (lire notre numéro d'avril 2022). « Dee Nasty avait investi ce terrain vague où toutes les disciplines du hip-hop étaient représentées, dont le rap. Mais c'était du proto-rap car quasiment personne ne rappait encore en français. À cette époque, le rap était balbutiant, dans le 18e mais en France aussi. »

Tous les chemins mènent à La Chapelle

En passant aujourd'hui devant, difficile d'imaginer qu'à la place du centre de tri postal se situait le berceau de la scène hip-hop hexagonale. Pourtant, c'est bien au pied du métro aérien que sont passés Johnny Go et Destroy Man, considérés comme les premiers rappeurs français de l'histoire. Avant d'être ringardisés par Kool Shen et Joey Starr du groupe Suprême NTM et par un gamin du 18e, Mathias Cassel, alias Rockin'Squat, du groupe Assassin. On les retrouvera en mai 1990 sur la compilation *Rapattitude*, enregistree de nuit dans des studios du Centre Pompidou et sur laquelle est présent Dj Dee Nasty.

Vendue à 100 000 exemplaires et certifiée disque d'or, cette compilation aurait pu pousser le frère de Vincent Cassel et son groupe dans les bras de l'industrie musicale. Mais contrairement à IAM ou NTM, le groupe évoluera toute sa carrière hors des radars, s'obligeant ainsi à s'autoproduire. Pionnier d'un rap français politisé, Rockin'Squat et ses trois disques d'or ont en réalité ouvert une boîte de pandore. Dans son sillage, de nombreux

rappeurs indépendants ont émergé dans notre arrondissement. On pourrait d'abord citer Doc Gynéco, qui revendiquait en 1996 son appartenance à La Chapelle et demandait à être classé dans la variété, avant de multiplier les sorties médiatiques hasardeuses et les projets musicaux aux antipodes du rap dit conscient et indépendant. Tout l'inverse de la Scred Connexion, véritable emblème du 18e arrondissement symbolisé par un slogan éprouvé : « *Jamais dans la tendance, toujours la bonne direction* »

L'indépendance comme un moyen d'exister

Au milieu des années 90, alors que le rap prend une place prépondérante dans l'espace médiatique et que la radio Skyrock en fait son nouveau credo, les labels flairent la part du gâteau, en signant de plus en plus d'artistes. En marge de ce système, dans le giron du légendaire Fabe, la Scred Connexion, le collectif réunissant Koma, Morad, Haroun et Mokless, apparaît à cette période. Issus du quartier de Barbès, les rappeurs décrivent leur quotidien, parlent de l'actualité de l'époque, dans un rap terre-à-terre et authentique. En 1998, leur premier maxi*, *Bouteille de gaz*, témoigne de cette urgence, tout en étant publié sous leur propre bannière. L'indépendance, voilà un concept qui colle à la peau de la Scred, sans pour autant être un faux postulat. « On s'est laissé guider par notre passion, témoigne Mokless. Quand on a voulu distribuer notre maxi, on nous a demandé une structure, donc on s'est renseigné, on a ouvert une société, c'est aussi simple que ça. »

Alors que l'industrie musicale subit de plein fouet la crise du disque dans les années 2000, l'indépendance devient essentielle pour grand nombre d'acteurs du rap dans le 18e. L'heure est aux compilations et aux street CDs, vendus chez les disquaires indépendants comme à Street Sound place de Clichy ou sur le marché aux puces de porte de Clignancourt. Les différentes compilations *Street Selexion* de la Scred sont des pièces importantes de l'époque, tout comme *Explicit Dix-Huit*, produite en 2003 et soutenue par le magasin Tati de Barbès. « Notre volonté était de mettre encore plus le 18e sur la carte en réunissant les rappeurs de l'arrondissement. C'était une manière de revendiquer aussi notre appartenance au quartier. », rembobine Flynt, le producteur d'*Explicit Dix-Huit*. Cette première expérience d'auto-production lui mettra le pied à l'étrier puisqu'il enchaînera avec quatre maxis finement écrits, puis son premier album *J'éclaire ma ville* (2007), sur lequel ses textes métaphoriques font mouche, au point que cet opus devient un classique du rap

hexagonal. « *Laborieux et exigeant en écriture* », Flynt est moins productif que d'autres rappeurs franciliens, mais la qualité et la richesse de ses textes lui permettent de trouver un public d'avis avisés, loin des maisons de disques. Il retrouvera heureusement le chemin des studios, publiant deux nouveaux albums en 2012 et en 2018, avec toujours le même leitmotiv : faire du rap d'adulte en indépendant.

Plusieurs biberons, un seul berceau

L'autre versant du rap du 18e, c'est son côté politique, incarné entre autres par La Rumeur. Le groupe établi à Pigalle défend un rap « *revendicatif, vindicatif, contestataire, dissident et militant* », comme ils le décrivaient en 2002 pour le webzine *L'Abcdr* du son. Une démarche radicale et assumée qui n'est pas du goût du ministre de l'Intérieur de l'époque, Nicolas Sarkozy. Après sa plainte, huit ans de procédure judiciaire seront nécessaires pour que le groupe revendique sa liberté de parole et son indépendance.

Si le rap connaît plein de révolutions esthétiques dans les années 2010, une certaine tradition du non-conformisme perdure, avec des figures comme C. Sen ou Hugo TSR. Indépendant aussi, ce dernier a emboîté le pas de ses aînés dès son premier opus solo, *La Bombe H*, en 2005. Depuis, celui qui refuse la médiatisation et les interviews a sorti six albums, soit presque autant de récits sur le 18e, qu'il dépeint avec un réalisme froid et amer, comme

dans *Fenêtre sur rue* (2012), son chef-d'œuvre musical. Adorateur d'instrumentales lentes et mélodieuses, Hugo TSR, 39 ans, n'a presque pas bougé d'un cil. Et même si *Jeudi*, son dernier album sorti en décembre 2023, n'évoque pour une fois pas le 18e, il reste un des porte-drapeaux

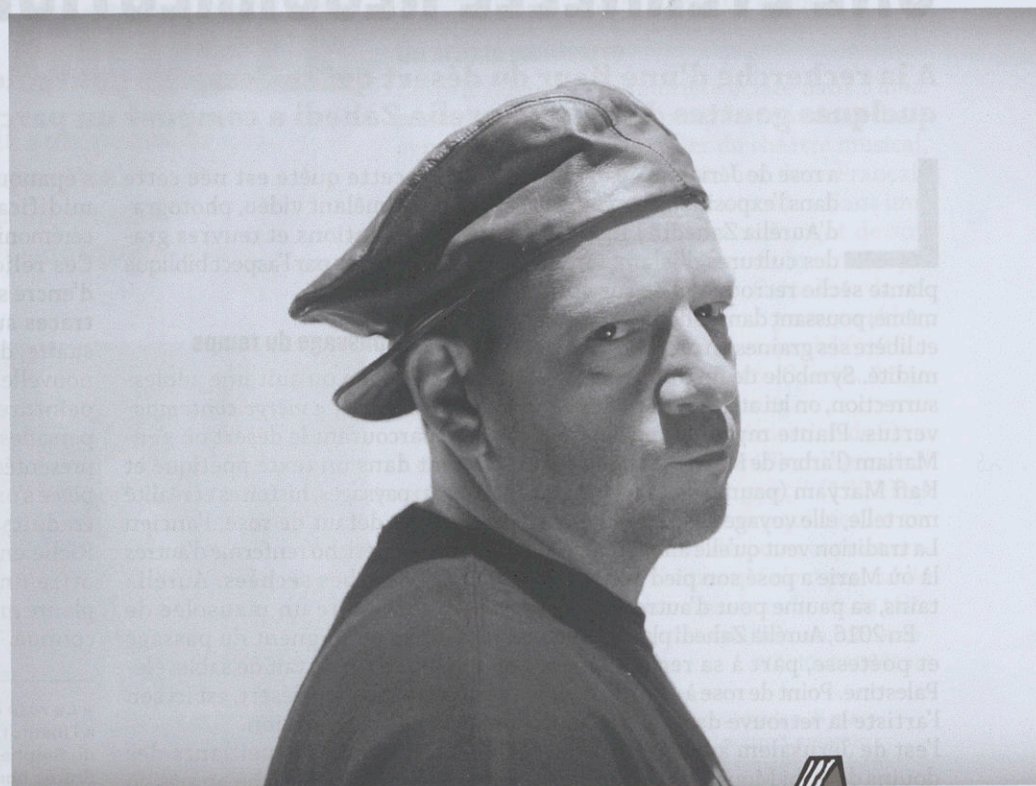
La Scred Connexion, véritable emblème du 18e arrondissement symbolisé par un slogan éprouvé : « *Jamais dans la tendance, toujours la bonne direction* »

les plus représentatifs de son arrondissement.

À son tour, il a même influencé de jeunes ouailles du 18e. C'est le cas de deux de ses voisins de l'époque : Sopico et Georgio. Le premier, 28 ans et trois albums au compteur, s'est fait connaître armé de sa guitare électrique, lui permettant de combiner un subtil mélange hybride de rap et rock qui détonne et casse les codes du rap d'antan. Un credo également emprunté par Georgio, de trois ans son aîné, que l'on a découvert en 2012 via un projet sur lequel il partageait un morceau avec Koma de la Scred Connexion et C. Sen. Depuis, le gamin de Marx Dormoy a bien grandi et a déjà sorti cinq albums, dont le premier, *Héra*, teinté de littérature et de pop ou son dernier, *Années sauvages* (2023), réédité en novembre dernier, lui ont permis de se faire connaître bien au-delà de l'ar-



En haut à gauche, Ekoué et Hamé de La Rumeur, créé aux alentours de l'année 1997 avec leur premier EP *Le Poison d'Avril*.



En bas, Morad, Koma, Haroun et Mokless de la Scred Connexion, qui dispose d'une boutique située 80 Rue Marcadet.

Ci-contre, Mathias Cassel alias Rockin'Squat, du groupe Assassin. Ancien graffeur, il est un pionnier du rap français dans le 18e.



rondissement et du rap français. Résultat, à 31 ans, Georgio risque bientôt d'entrer lui aussi bientôt dans la catégorie des anciens.

La relève est assurée

Derrière Georgio et Sopico, une nouvelle génération de rappeurs semble perpétuer la tradition du 18e. Parmi eux, des artistes aux univers variés. Il y a Slkrack, originaire de porte de La Chapelle, un quartier qui dégouline dans ses paroles. Mais aussi le très juste Cashmire, qui bat le pavé du côté de Marx Dormoy, Bayasse de porte de Clignancourt, qui propose un rap doux-amer, ou encore knf Gabana et son univers mi-ringard mi-racaille. Enfin, le quartier de la Goutte d'Or n'est pas en reste avec Rapi Sati, Junior Bvndo ou encore Guy2Bezbar. Ce dernier, auteur d'un premier album certifié

d'or, est le nouveau visage du rap du 18e. Un rap dans la tendance qui peut paraître éloigné de celui de ses pairs. Pourtant, c'est bien chez un certain Mokless de la Scred Connexion que le jeune Guy, alors « âgé de 11-12 ans », se rendait pour rédiger ses premiers textes. Depuis, le gosse de la Goutte d'Or a bien évolué. Il faisait son premier Zénith de la Villette le 29 février. Sa première partie ? La jeune Merveille, 16 ans, qui fait le buzz avec des morceaux faisant la part belle à son quartier : porte de Clignancourt. Dans le 18e, la transmission dans le culture hip-hop n'est pas un vain mot. ●

PAR MEHDI BOUTTIER ET MAXIME RENAUDET

* Le maxi est plus long qu'un single, mais plus court qu'un album. Il devient un format de référence avec le rap, avant les EP, de véritables mini-albums.



10 morceaux de bravoure à écouter

- 1 LA CLIQUA, "Comme une sarbacane" sur Conçu pour durer (1995)
- 2 ASSASSIN, "Touche d'espoir" sur Touche d'espoir (2000)
- 3 LA RUMEUR, "Pas de justice, pas de paix" sur 1997-2007 Les Inédits (2007)
- 4 FLYNT, "Ça fait du bien d'le dire" sur J'éclaire ma ville (2007)
- 5 SCRED CONNEXION, "On pense tous monnaie monnaie" sur Du mal à s'confier (2002)
- 6 HUGO TSR, "Coma artificiel" sur Fenêtre sur rue (2012)
- 7 GEORGIO FEAT. KOMA & C. SEN, "Paris North Face" sur Soleil d'Hiver (2013)
- 8 JP MANOVA, "Longueur d'onde" sur 19H07 (2015)
- 9 C. SEN, "La Vraie sur La Belle" sur Vertiges (2018)
- 10 GUY2BEZBAR, "Cracklanders" sur COCO JOJO (2021)

EXPO

UNE ÉTERNELLE RÉSURRECTION AU CŒUR DU DÉSERT

A la recherche d'une fleur du désert qui se dessèche pour mieux renaître à la faveur de quelques gouttes de pluie, Aurelia Zahedi a composé un parcours empli de poésie et de mystère.

La rose de Jéricho s'épanouit dans l'exposition des œuvres d'Aurélia Zahedi à l'Institut des cultures d'islam. Cette plante sèche recroquevillée sur elle-même, poussant dans le désert, s'ouvre et libère ses graines en présence d'humidité. Symbole de fertilité et de résurrection, on lui attribue de multiples vertus. Plante mythique, Chajarat Mariam (l'arbre de Marie) ou, en arabe, Kaff Maryam (paume de Marie), immortelle, elle voyage au gré des vents. La tradition veut qu'elle ait pris racine là où Marie a posé son pied pour certains, sa paume pour d'autre.

En 2016, Aurélia Zahedi plasticienne et poétesse, part à sa recherche en Palestine. Point de rose à Jéricho mais l'artiste la retrouve dans le désert à l'est de Jérusalem aux côtés de bédouins de Nabi Moussa (« *Le Prophète Moïse* »). Elle en dresse des portraits qui émergent du support couleur

sable. De cette quête est née cette exposition, mêlant vidéo, photographies, installations et œuvres graphiques inspirées par l'aspect biblique de la plante.

Témoins du passage du temps

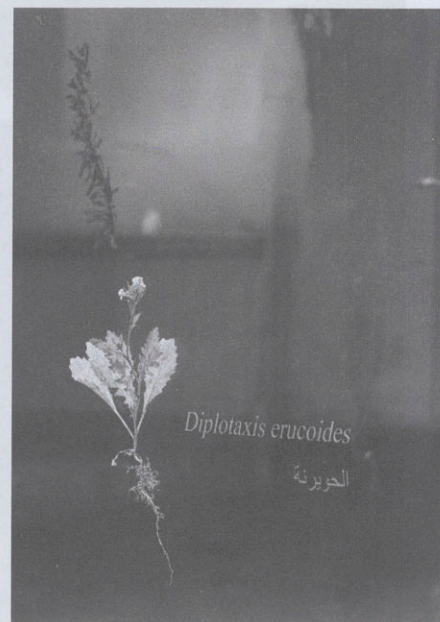
Dans une vidéo on suit une adolescente bédouine, « *vierge contemporaine* », parcourant le désert où s'entrelacent dans un texte poétique et politique : paysages, histoires et réalité présente. A défaut de rose, l'ancien cimetière de Jéricho renferme d'autres plantes et herbes séchées. Aurélia Zahedi leur offre un mausolée de verre. Elles témoignent du passage du temps. Le verre, fait de sable, élément constitutif du désert, est ici son matériau de prédilection.

Des reliquaires recueillants des variétés de rose de Jéricho, vraies ou fausses, de provenances multiples (Maghreb, Mexique...), les laissent

s'épanouir par des dispositifs d'humidification, aux côtés de coffres cérémoniels ou de vases lacrymatoires. Ces reliques vivantes imprégnées d'encre s'éveillent et déposent leurs traces sur le papier comme sur un suaire, dessinant leur portrait en de nouvelles fleurs éternelles. Photos et peintures inspirées des miniatures persanes complètent cette exposition présentée dans le hammam où chaque pièce s'orne de vers d'Aurélia Zahedi traduits en arabe et calligraphiés. Riche en textes et explications, elle offre un sincère hommage à cette plante mythique, mystérieuse et méconnue. ●

PATRICK MALLET

« *La rose de Jéricho* », jusqu'au 30 juin, à l'Institut des cultures d'islam, 56 rue de Stephenson (M° Marx Dormoy). Entrée libre (du mardi au dimanche : 11 h-19 h et le vendredi : 16 h-20 h), visite guidée gratuite les samedis (15 h-16 h). Infos : institut-cultures-islam.org



▲ Herbarium de l'ancien cimetière musulman de Jéricho.

THÉÂTRE

TROIS MOIS DANS LA VIE D'UNE FEMME

Dans *L'Évènement*, Annie Ernaux a raconté, près de quarante ans plus tard, son vécu d'un avortement réalisé avant la dépénalisation de ce geste médical. Marianne Basler porte ce texte sur scène avec talent et sobriété.

Je suis enceinte, c'est l'horreur. » En 1963, en France l'avortement est interdit. Une étudiante rouennaise part cependant en quête de celui ou celle qui l'aidera à se débarrasser de cette grossesse non désirée. Au fil de son récit, elle livre ses sentiments par rapport à sa situation, vécue comme un échec social pour la jeune-fille censée s'extraire de son milieu populaire grâce à l'université. Mais aussi par rapport au regard des autres, ces soignants méprisants ou simplement impuissants, les faiseuses d'anges au geste exclusivement technique et les hommes, si peu impliqués si ce n'est pour profiter d'elle.

Témoignage intime

Seule en scène, vêtue de noir, dans un halo de lumière parfois si ténu que l'on distingue à peine les traits de son visage, Marianne Basler interprète et met en scène le texte d'Annie Ernaux. Dans une économie de mouvements comme de décor, tout semble conçu pour que le spectateur se concentre sur le récit. « *Ces choses ne*

sont arrivées que pour que j'en rende compte », conclut la jeune femme alors qu'elle rapporte cet événement avec des détails dont la crudité peut choquer. Pas de larmoiements, pas de panique, pas d'atermoiements : on plonge dans la réalité et l'expérience solitaire de quelques mois essentiels dans la vie d'une femme, celle de l'auteure dont l'ensemble de l'œuvre a été couronné par un prix Nobel de littérature en 2022.

A l'heure où au Parlement l'on ratiocine pour amoindrir la portée de l'inscription du droit à l'avortement dans la Constitution, entendre Annie Ernaux par la voix de Marianne Basler est essentiel. Il faut se souvenir du calvaire des grossesses non désirées il y a encore cinquante ans pour mieux protéger l'acquis incontestable qu'est la loi de 1975. ●

SANDRA MIGNOT

L'Évènement jusqu'au 27 mars, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin (M° Abbesses ou Anvers), du mardi au samedi à 21 h et le dimanche à 17 h, réservations : 01 46 06 49 24 ou theatre-atelier.com

THÉÂTRE

DE BEAUX COUPLETS POUR UN GENTIL COUPLE

Il y a quatre-vingt-dix ans, Jean Yanne poussait son premier cri. Soixante-dix ans plus tard, il nous faussait compagnie. Et c'était vraiment la dernière chose à faire. Un spectacle offre l'occasion ou jamais d'entendre à nouveau quelques-uns des trois cents refrains qu'il a composés.

Dans un décor de jardin pavillonnaire – balancelle et bar roulant, petites fleurs et nain de jardin – évolue un duo vêtu à la mode des seventies. Bottes et mini-robe pour elle, rouflaquettes et veste en velours pour lui. Le tout très orange. Leur histoire va se dérouler devant nous, illustrée par une vingtaine des chansons écrites par Jean-Roger Gouyé, plus connu sous le nom de Jean Yanne.

Le petit Jean fut l'élève d'une institution religieuse. Une source d'inspiration pour des textes comme *Mon cher Albert*, où il évoque un curé bien affectueux ou *Alleluia*, accompagné à l'orgue, un instrument dont il jouera toute sa vie. Anne Cadilhac les reprend au clavier. Elle a composé ce spectacle avec son complice Eric Perez. Tous deux ont choisi d'alterner des ritournelles plus tendres (*La Gamberge*,



Camille, Si tu t'en irais) avec des textes plus rosses dictés par l'actualité du moment. Formé au journalisme, Jean Yanne s'est toujours délecté à jeter un regard cynique sur l'info. Suivez le veuf détourne un slogan gouvernemental qui incitait les Français à consommer des bovins. Une autre époque !

Un artiste multiscarte

L'esprit râleur de l'humoriste éclate dans *J'aime pas le rock*, paradoxalement éruité sur un rythme syncopé. Eric Perez, familier du théâtre musical, parvient à restituer le ton ronchon de ce Français moyen rattrapé par la « beauf attitude ». Sans imiter la voix traînante ni l'accent parigot de son modèle. On guettait le morceau de bravoure que constitue *La Médication de Thaïs*. Cette liste de remèdes fantaisistes difficilement prononçables, comme le crésopropiondiol (en capsule) fut énumérée jadis avec brio par Ginette Garcin. Anne Cadilhac s'en tire avec les honneurs.

Le spectacle se conclut par une évocation de films à dominante musicale du maître : *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil* (1972) et *Chobizenesse* (1975). Un répertoire qui met les acteurs et le public en joie. Une découverte pour certains, un souvenir pour d'autres qui n'ont pas oublié cet artiste multiscarte : homme de radio et de télévision, acteur, producteur et metteur en scène. ●

MONIQUE LOUBESKI

Tout le monde il est... Jean Yanne, jusqu'au 31 mars au Funambule, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt. Le samedi à 17 h et le dimanche à 18 h. Réservations au 01 42 23 88 83 ou sur www.funambule-montmartre.com

LE BÉNIN MIS À L'HONNEUR DANS UN FESTIVAL

La création contemporaine béninoise débarque à la Goutte d'Or avec Africapitales. Au programme : peinture, mode, théâtre, danse, musique et même cinéma.



Le festival Africapitales est de retour à la Goutte d'Or à l'initiative du Lavoir moderne parisien. Après avoir mis la lumière sur les scènes artistiques contemporaines du Mali en 2022, puis du Rwanda en 2023, le projecteur se tourne cette année vers le Bénin. De nombreux événements sont annoncés autour du théâtre, de la danse, de la musique ou de la mode. Le spectacle *Chthulucène* (30 mars) abordera ainsi, à travers la danse et le

saxophone, la destruction de l'environnement, tandis que la pièce *Que nos enfants soient des géants* (9 et 10 mars) explore les différentes dynamiques du pouvoir à l'œuvre dans nos sociétés. Deux expositions sont aussi proposées sur la durée du festival autour des peintures engagées et critiques de Rafyi et des costumes d'amazones imaginés par Michèle Yeminal (dite Wéni). Un défilé de mode du créateur Thibus (qui habilla Tony Allen ou Manu Dibango) est organisé le 23 mars. A signaler également, un moyen-métrage béninois de Tella Kpomahou diffusé le 17 mars. Nul doute que *Meurtre à Fidjrossè* captivera autant le public qu'un de nos polars français téléfilmés. Enfin, le samedi 9 mars, le FGO-Barbara entre également dans la danse : la salle accueillera un concert du Bénin International Musical (le BIM) et de Folly Romain, dont la voix cristalline et androgyne devrait ravir le public. Un riche programme à découvrir plus en détail sur les réseaux sociaux du LMP. ● S.M.

Africapitales du 8 au 31 mars au Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon (M° Marcadet-Poissonnier ou Château rouge), billetterie : 01 46 06 08 05 et au FGO Barbara, 1 rue Fleury (M° Barbès Rochechouart), billetterie : 01 53 09 30 70.

Aux portes du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

**l'imprimerie
baron & fils**

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques,
dossier de presse,
lettres d'informations,
manuels de formation,
thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique

5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

LE COUP DE CŒUR DU DISQUAIRE

À l'écart du grand circuit de l'industrie musicale, nos disquaires ont eux aussi des pépites à proposer. Ce mois-ci, **Thomas et Esther de Balades Sonores** mettent un coup de projecteur sur trois disques.

Parmi les milliers de vinyles et de disques qui composent le catalogue de leur boutique, Thomas et Esther ont choisi trois disques « qui résonnent par rapport à l'actualité du magasin ». On commence par un enfant du 18e qui a choisi comme nom d'artiste **knfGabbana**. Ce jeune musicien dont le premier album, **Lunettes Courages** (pochette ▼) (disponible en CD depuis juin 2023), reflète bien le multicul-

turalisme de l'arrondissement, propose des textes en français, entre chanté et parlé, à la fois inspiré par la pop, le r'n'b, le hip-hop et la musique électronique. « C'est un disque ambivalent et simple, décomposé, qui parle de tout, du foot, du bling bling, de ses amours et de Budapest. »

Autre artiste autoproduit, **Leo Blomov**, dont le deuxième album, **L'Ermitage**, est sorti en septembre 2023. « Il n'a pas choisi entre différents styles musicaux, c'est-à-dire qu'il a digéré la culture française des années 1970, la culture anglaise de la pop et du rock et la library music. » Sur ce disque beaucoup d'invités le

rejoignent et « on peut dire que ce vinyle nous met sur un petit nuage ».

Enfin, **Rone** est un autre habitué du lieu et des bacs. « Il se balade entre musique électro et musique de film. » Figure de la scène électronique française, il a composé et produit la bande originale de la série télévisée **D'Argent et de Sang**. En résulte un album sur lequel on découvre « une musique atmosphérique qui s'adapte bien au côté polar de cette série ». ●

DANIELLE FOURNIER

Balades sonores, 8 rue Pierre Picard. Ouvert du mardi au samedi de 11 h 30 à 19 h 30, et des événements tous les jeudis. Plus d'infos sur www.baladessonores.com



LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

LA FÊTE À HENRIETTE DE JULIEN DUVIVIER (1952)

Nous sommes dans une auberge des bords de Marne (un décor des studios de Boulogne). Deux scénaristes fulminent : leur script vient d'être retoqué par la censure. Il est urgent d'imaginer une nouvelle histoire. Ce sera celle d'Henriette, une cousette (apprentie couturière) née un 14 juillet qu'on suivra pendant ce jour de fête.

Louis Seigner penche pour une bluette entre la jeune fille et Robert, son soupirant reporter photographe. Ils se disputent, se perdent, se retrouvent. Henri Crémieux rêve d'un film de gangsters où l'héroïne se trouverait constamment en danger. Le spectateur sera donc bringuebalé d'une humeur rose à une idée noire tout le long du film. Crémieux invente Maurice, un mauvais garçon, sapé comme le Gabin de *Pépé le Moko*. Il emballe la naïve couturière, l'emmène déjeuner au Cochon qui sommeille, près du Moulin de la Galette. Poursuivi par deux types patibulaires, le

duo remonte la rue Girardon, se fait tirer dessus rue du Calvaire. Henriette est abattue devant le 25 rue Gabrielle. Un autre plan : Maurice invite la demoiselle à faire un tour en voiture vers la place Hébert. Elle s'enfuit. Un prétexte pour filmer une course-poursuite parmi les gazomètres de la rue de l'Évangile. Repéré par la police, le voyou pénètre dans le cimetière de Montmartre avant de se réfugier au Gaumont Palace puis de s'échapper par les toits. Pour Louis Seigner, les amoureux doivent se retrouver pour le final devant le Sacré-Cœur où la foule admire le feu d'artifice. Avant cela, Robert se laisse char-

mer par une écuyère du cirque Medrano qu'il rejoint dans sa loge. On le voit rue Chappe fendre la masse des danseurs pour parvenir au but. Cette histoire, aussi originale que décousue, a fait l'objet d'un remake hollywoodien : *Paris when it sizzles* (Deux têtes folles). ●

MONIQUE LOUBESKI



PHOTO

REGARDS CROISÉS SUR LA CHAPELLE

Pour cette deuxième édition de l'exposition « La Chapelle », neuf photographes proposent leur regard sur ce quartier qu'ils habitent et dans lequel ils nous emmènent en balade. Au travers des clichés de Cédric Roux, Christophe Susung, Emilie Gilquain, Jean-Marie Virat, Marine Grégoire, Merlin Meuris, Valentine de Villemeur, Vincent Migrenne et Wenpeng Lu (cinq ou six clichés chacun) un autre quartier se révèle, très loin du Paris « carte postale », mais pas si éloigné de la butte Montmartre. Les artistes ont su saisir la poésie de ce quartier populaire souvent décrié du 18e arrondissement et en montrer la beauté colorée, graphique et humaine tout à la fois. Serez-vous capable de retrouver où les photos ont été prises ? Certaines sont facilement identifiables, pour les autres, vous pourrez les géolocaliser grâce au QR code collés sous chaque cliché. ●

S.C.

Jusqu'au 15 mars à l'auberge de jeunesse Yves Robert, 20 Esplanade Nathalie Sarraute, rue Pajol (M° La Chapelle).

MUSIQUE POUR ALAIN BASHUNG

Un bel après-midi en perspective au square Alain Bashung : à deux pas de la villa des Poissonniers où vécut l'artiste. La Goutte verte invite à lui rendre hommage.

Alain Bashung a vécu les dix dernières années de sa vie dans un joli passage bucolique entre les rues de la Goutte d'Or et Polonceau. Étonnés que de nombreux habitants ignorent pourquoi un square voisin porte le nom de l'artiste, Christine d'Araquy, membre de La Goutte verte, l'association de jardins partagés qui occupe le square depuis 2021, a eu l'idée d'organiser un hommage au chanteur, disparu il y a déjà quinze ans. Pour cet événement, elle s'est associée à Annie Vallet, de l'Association des professionnels de la mode et du design de la Goutte d'Or et ancienne voisine de l'artiste.

L'après-midi commencera par une intervention de Cécile Prévost-Thomas, maître de conférences en sociologie de la musique de l'université Sorbonne Nouvelle. Elle parlera de la vie et des contributions à la chanson française de l'homme qu'on « a vu dans le Vercors, sauter à l'élastique ».

Des reprises connues ou moins connues

Une discussion suivra, animée par des étudiants en master de

médiation culturelle de l'association Les Sons tissés, qui permettra des échanges avec le public.

Le concert prévu ensuite sur la scène en bois (construite à l'origine afin d'accueillir une serre – lire notre numéro 314 d'avril 2023 – puis malheureusement démontée parce que vandalisée), nous replongera dans les grands succès du chanteur, primé treize fois aux Victoires de la musique grâce à quatre musiciens et groupes, la plupart habitants du 18e – Richard Maubert, Tina Rose, Lise Cabaret Trio et Les Frankistadors. Des plus connues, *Gaby Oh Gaby* à *La nuit je mens* en passant bien sûr par *Osez-Joséphine* et *Vertige de l'amour* aux (peut-être) moins connues, *Je t'ai manqué* ou *Sur un trapèze*. Livret des paroles en main, les spectateurs pourront reprendre ces chansons en chœur avant de boire un verre et se restaurer gratuitement.

La dotation à l'animation culturelle de proximité, le fonds de participation des habitants (FPH) et le conseil de quartier de la Goutte d'Or ont été sollicités pour contribuer financièrement à cet hommage. ●

SYLVIE CHATELIN

Square Alain Bashung, 16 rue de Jessaint, (M° Barbès-Rochecouart ou La Chapelle), le samedi 16 mars, conférence à 14 h, concert à 15 h.

THÉÂTRE

L'IMPUISSANCE À DÉPASSER LA VIOLENCE

Yann Rezeau s'inspire à nouveau de l'actualité pour créer une pièce énergique au tempo rapide, où se confrontent police et jeunes des banlieues.

Deux groupes antagonistes sont soumis à une intense pression. Les flics de la DGSI redoutent plus que tout un nouvel attentat. En face, les jeunes des cités se trouvent piégés par une injonction contradictoire : se soumettre, soit à la police, soit à la loi du Coran.

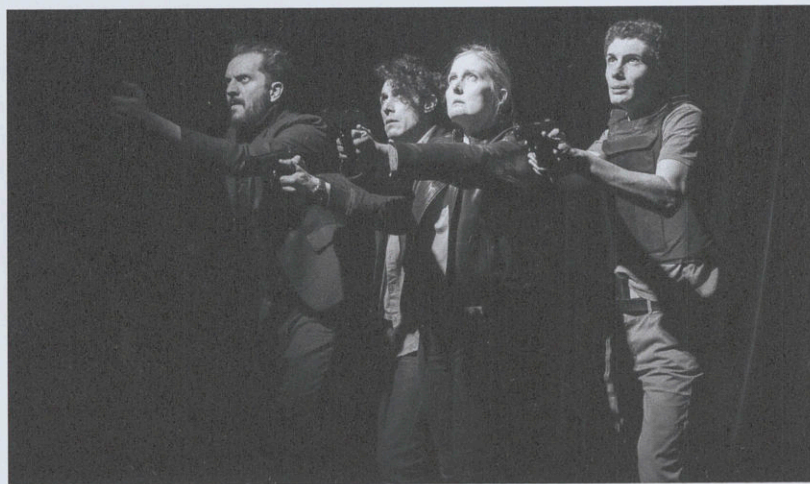
Au début de la pièce, Katia, chef de groupe, et Niels, son adjoint et amant, se querellent. Lors d'une récente opération ils ont laissé filer un djihadiste. Niels est persuadé que deux « revenants » de Syrie les conduiront jusqu'à lui. Katia les croit rangés, aspirant à une vie normale. Nourr, un policier infiltré, gagne la confiance de Sofiane et de sa sœur Soraya. Un travail d'approche réduit à néant lorsque l'étudiante meurt d'une balle perdue. C'est alors que les hostilités reprennent. Obsédé par la chasse aux salafistes, Niels harcèle Sofiane, menace le paisible Abdel. Ses collègues ne le suivent plus. Katia, autrefois séduite par une idéologie d'extrême droite se déses-

père maintenant de voir son fils revendiquer des opinions racistes. Les armes à feu reprennent du service. Tout est en place pour un dénouement tragique.

Une société traumatisée

Yann Rezeau, codirecteur de la Manufacture des Abbesses, est l'auteur reconnu de plusieurs pièces inspirées par l'actualité : *Criminel*, d'après l'affaire Jacqueline Sauvage, *Les témoins*, prenant pour sujet la liberté de la presse sous un régime dictatorial. Sophie Vonlanthen, codirectrice du théâtre, joue ici pour la septième fois dans l'une de ses pièces. *Des ombres et des armes* examine à la loupe une société traumatisée par le terrorisme, vivant dans la crainte de la récidive. Le personnage de Nourr, policier et musulman, laisse entrevoir un rapprochement possible.

Les sept comédiens incarnent avec une belle énergie et sur un tempo rapide une quinzaine de personnages. Dans un décor constitué d'éléments



Eméric Gallego

mobiles, des sortes de tours figurant aussi bien les bureaux de la police que les appartements de Katia ou de Sofiane. Le vestiaire des protagonistes (t-shirts et blousons de cuir) est très

inspiré des séries télévisées et définit d'emblée la fonction des personnages pour les spectateurs pénétrant cet univers oppressant. ●

MONIQUE LOUBESKI

Jusqu'au 14 avril à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron (M° Abbesses ou Anvers), du jeudi au samedi (21 h) et le dimanche (17 h). Réservation au 01 42 33 42 03 ou sur manufacturedesabbesses.com

CONCERT

UN AUTRE VISAGE DE BRAHMS À L'ATELIER

Brahms n'est pas seulement le gros monsieur sérieux que l'on voit sur la plupart de ses portraits. Et la musique classique n'est plus ce moment conventionnel et guindé que beaucoup de gens ont encore à l'esprit.

C'est en tous les cas ces idées qui président au concert que donnera le Quatuor Agathe, Adrien Jurkovic et Thomas Descamp au violons, Raphael Pagnon à l'alto et Simon Lachemet au violoncelle, augmenté d'invités surprise, le lundi 18 mars à 20 h. Le quatuor Agathe, du nom de la seconde muse de Johannes Brahms, Agathe Von Siebold, ce sont quatre jeunes musiciens de cette nouvelle génération du classique qui est complètement en phase avec son époque. Ces quatre garçons dans le vent veulent faire bouger les lignes pour partager avec un public le plus large possible ce répertoire qu'ils adorent et défendent avec brio.

Ambiance mystérieuse

À l'occasion de la sortie de leur premier album, consacré aux quatuors de Brahms, ils investissent le merveilleux théâtre de l'Atelier pour célébrer le compositeur sous toutes les formes : rappeler qu'il a été un jeune homme séduisant qui pour gagner sa vie se produisait dans les cabarets au piano, qu'il avait un vrai tropisme pour la musique tzigane, et était fasciné par la culture nordique, ses contes et ses mystères : « Nous voulons plonger les spectateurs dans cette ambiance mystérieuse, de l'au-delà qui a nourri l'imaginaire de Brahms enfant », explique Simon. « Nous travaillons à une scénographie, qui rappellera la carrière d'Aubigny en Bourgogne où nous avons pris les photos

et tourné le clip qui illustrent l'album ». Mais c'est aussi la dimension musicale qui révélera des surprises, avec bien sûr au programme des quatuors, mais aussi le magnifique sextuor dédié à son second amour, la fameuse Agathe, des mélodies chantées par une autre Agathe, la jeune soprano Agathe Peyrat souvent en duo avec l'accordéoniste Pierre Cussac, des arrangements, et pour finir, la magnifique Nuit Transfigurée d'Arnold Schoenberg, chef d'œuvre post romantique, fortement inspirée par les dernières compositions de Johannes Brahms. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Au Théâtre de l'Atelier, le lundi 18 mars (20h). Avec Quatuor Agathe, Léa Hennino, Caroline Sypniewski, Agathe Peyrat, Bertrand Laude, Pierre Cussac.



CINÉ

A L'AFFICHE DU LOUXOR

En mars le Louxor propose deux avant-premières, un cycle Jacques Demy, une ressortie et un court-métrage pour les petits.

Années en parenthèses 2020-2022 est à l'affiche le lundi 4 mars. Le film de Hejer Charf propose un état des lieux de notre monde au travers d'images d'actualités, d'extraits littéraires et poétiques, collectés durant les périodes de confinement liées à la crise sanitaire.

Le jeudi 7 mars, **Apolonia Apolonia** est un portrait de femme. Ce documentaire réalisé par Léa Glob suit une enfant de la bohème parisienne élevée parmi une communauté d'artistes et filmée pendant treize ans.

Le dimanche 24 mars au matin, le court-métrage d'animation **Mr Chat et les Shammies** – en six épisodes totalisant 34 minutes – est destiné aux plus jeunes. Enfin le ciné-club du dimanche est consacré à Jacques Demy, avec la projection le 3 mars de **Peau d'âne**, le 10 mars d'**Une chambre en ville** puis le 17 mars de **Trois places pour le 26**. ● S.M.

Au Louxor, 170 boulevard de Magenta, métro Barbès-Rochechouart.

FABIENNE BENVENISTE

DE L'HÔTEL D'AUGNY À UN PARKING SOUTERRAIN



Thierry Nectoux

Artiste peintre de l'abstraction figurative lyrique et députée de la République de Montmartre, Fabienne Benveniste a choisi un endroit atypique pour exposer ses toiles : le parking Blanche-Pigalle.

Parking expo : c'est un nouveau concept qui a vu sa première illustration avant Noël, tout près du Moulin-Rouge. En effet, Fabienne Benveniste, peintre non pas du dimanche mais professionnelle qui expose et vend, a convié ses amis et les amateurs d'art du quartier, où elle habite depuis plusieurs décennies, à la présentation de ses dernières œuvres... dans un parking. De grandes toiles montrant, à peine esquissées, des femmes chapeautées, en robes longues, fluides et légères. A l'image de l'artiste, dont Catherine, journaliste, souligne « cette curieuse combinaison de femme du monde et de burlesque, aussi à l'aise dans un château que dans un parking ». Toiles accrochées juste après l'entrée du parking, longeant la rampe de droite par laquelle montent les voitures et celle de gauche réservée à leur descente. Entre les deux, pour le vernissage, une table garnie de nourritures terrestres fournies par les commerçants du coin.

Enfance rebelle

À l'évidence, ce n'était pas la première exposition de Fabienne Benveniste dont les tableaux se sont promenés aux Abbesses comme à la Biennale de Venise, à Monaco et tout récemment à l'hôtel d'Augny, qui abrite la mairie du 9^e arrondissement. Il fallait bien les trois grands salons Aguado pour accueillir cette œuvre qui n'est pas seulement celle d'une artiste mais aussi celle d'une députée de la République de Montmartre. Car, sur la colline des peintres, Fabienne porte fièrement, outre l'emblème jaune et bleu, le chapeau noir et l'écharpe

rouge. Elle dessine et peint depuis l'enfance, attirée depuis toujours par la beauté. Ainsi, élevée dans le protestantisme, elle rêve d'être catholique car elle est fascinée par les églises, ce qu'elle y voit de dorures et d'angelots, ce qu'elle y respire, grisée par l'odeur de l'encens.

À l'école communale, elle se sent différente et n'est pas plus à l'aise dans sa famille où trop de secrets lui donnent l'impression d'être sous cloche. Décidée à s'exprimer, elle peint de grands ronds blancs sur les parois d'une cabane en bois trônant dans le jardin. Plutôt que de s'extasier, les adultes l'obligent à la repeindre en marron. La beauté ne sort donc pas victorieuse, pas plus que l'autre boussole de l'artiste en herbe, la liberté.

Au collège, quand la directrice passe, les élèves doivent mettre leurs mains dans le dos. Ce qui ne plaît guère à Fabienne. Elle avertit sa sœur : « Pense que tu ne les as pas dans le dos. Sinon, quand tu seras vieille, tu marcheras courbée avec les mains dans le dos ».

passion transatlantique

Ses études secondaires la voient fréquenter le lycée Montaigne. Puis, après quelques années de psychologie, elle intègre les arts plastiques à l'université de Saint-Denis. Elle y côtoie une étudiante enceinte qui soulève, malgré son état, une table très lourde : un souvenir qui lui revient

quand elle déplace ses grandes toiles, des femmes fortes qui « portent ». On la retrouve ensuite au Canada, inscrite à nouveau aux Arts plastiques, habitant chez les uns et les autres, s'essayant au théâtre d'avant-garde. Elle peint beaucoup mais en son absence, sa colocataire étant partie à la cloche de bois, ses tableaux sont mis à la poubelle. Seuls subsistent ceux déposés chez des amis. Elle passe deux ans et demi là-bas, épouse un Québécois et s'installe avec lui près de la place Blanche. Comédien, fragile, il n'échappe pas à quelques séjours hospitaliers. Elle doit s'en occuper, gagner de l'argent pour la famille, agrandie par l'arrivée de deux nouveaux-nés.

Elle travaille alors au service de presse du musée d'Orsay. Arrêt obligé de la peinture, ce qu'elle ne va pas supporter très longtemps. Jusqu'au jour où elle achète une grande toile et réalise un portrait en couleurs de ce mari, avec elle et leur première fille, tous trois costumés en rois et reines. « Les traits sont forcés mais l'âme est là », dit-elle en repensant à ce tableau. Il est temps de repartir sur le sentier de guerre de la création artistique. Le mari retourne au Québec, elle transforme leur appartement et ressort un des rares tableaux sauvés de l'épisode canadien.

Puis arrive dans sa vie Éric-Marc Perdrizet, architecte d'intérieur, qui tombe en pâmoison devant la toile fixée au mur. Il posera ses valises dans cet appartement du bas de Montmartre et deviendra son second mari.

Le temps des parkings

Fabienne gagne alors sa vie comme scénariste de dessins animés et dialoguiste de jeux vidéo, entamant – en avance sur son temps – une œuvre numérique. Éric a le sens de l'événementiel et raffole des lieux insolites. Il organise donc, dans l'ancien hôpital Beaujon, l'exposition « Boucherie haute couture ». D'autres suivront, dans le 18^e : rue Coustou, à la Mascotte, sur le boulevard de Clichy. Naît ainsi, à la frontière du 18^e et du 9^e, *Le Mur de Berlin*, une œuvre collective sur laquelle, dans la surface qui lui est réservée, elle étale du rouge, comme du sang caillé. Un fil soutient l'ensemble et, quand le représentant de la Mairie le coupe, le mur s'écroule, c'était

en 2009, pour fêter le dixième anniversaire de la chute du Mur.

Fabienne dispose maintenant d'un atelier place Saint-Georges et affectionne toujours le grand format. Elle travaille d'abord au fusain puis à la peinture, plonge des pig-

ments dans de l'acrylique et ponctue avec des pastels, secs ou gras selon l'inspiration. Elle conclut avec, comme elle le dit joliment, « des lâchers de fusains ». Le tout, le plus souvent, sur des toiles de Jouy.

D'autres « Parking expo » sont envisagées. Mais on ne reverra pas la dame aux visages et bustes noirs, achetée par une Américaine, elle s'est envolée pour Chicago. Au grand regret de Montmartrois comme Christian Boss, kinésithérapeute, qui regrette de ne pas s'être uni à d'autres pour l'acheter. ●

JANINE MOSSUZ-LAVAU